

M

« C'est dur à dire, mais, c'est vrai, ce que je préfère,
c'est quand ça commence à faire mal. »
Frank « The Animal » Fletcher

Machen (Eddie)

Trois combats amateur. Condamné à trois ans de prison pour vol à main armée. Passe professionnel à sa sortie avec un certain succès sans obtenir sa chance au niveau mondial. Il l'obtiendra lorsque la WBA déçoit Cassius Clay de son titre après que ce dernier eut confirmé son affiliation à la Nation de l'Islam. Le titre vacant se disputera entre lui et Ernie Terrell, ce dernier remporte le combat aux points en 15 rounds. La carrière de Machen est terminée.

Dix ans après avoir tenté de mettre fin à ses jours, on retrouvera son corps inanimé au pied de l'immeuble où il vivait. Logiquement, la police conclura au suicide.

Machisme

« La boxe est une activité purement masculine qui se déploie dans un monde purement masculin. »

Joyce Carol Oates

L'une des vertus cardinales professée par le milieu, paradoxalement accompagnée (parfois) d'une certaine bienveillance pour la gent féminine et d'une indulgence surprenante envers l'homosexualité.

« Mad Max »

Le 23 juillet 2019, au MGM d'Oxon Hill (Maryland), Maxim Dadashev dit « Mad Max » affronte Subriel « Brownny » Matias (13 combats, 13 victoires avant la limite). Le jeune Russe est, lui aussi, invaincu en 13 combats et champion NABF des super-légers depuis un peu plus d'un an ; il est entraîné par James « Buddy » McGirt, ancien champion du monde, entraîneur de l'année 2002. À la fin du onzième round, jugeant que son boxeur prend trop de coups, Buddy retient « Mad Max » dans son coin, Dadashev proteste énergiquement, quitte le ring par ses propres moyens.

Quatre jours plus tard, il meurt.

À l'hôpital.

À 28 ans.

Magee (Eamonn)



« I'm a *lost soul* maybe »

Francis Scott Fitzgerald

Billy Conn l'a bien dit : « À quoi ça sert d'être irlandais, si l'on n'est pas un peu con ! » Il aurait pu rajouter (en fait, c'est ce qu'il voulait dire) : « si l'on n'est pas un peu dingue ! » Eamonn Magee est irlandais, il est né à Ardoyne, un quartier catholique, nationaliste et ouvrier de Belfast, célèbre pour les « incidents » qui s'y sont déroulés à partir de la fin des années 60 jusqu'à ce que l'IRA range les armes.

Sa mère est fan de boxe, ses trois frères font de la boxe, elle inscrit donc Eamonn au John Breen Gym. À douze ans, il était temps de se préoccuper de la santé du jeune garçon : s'il ne fumait que depuis un an, il buvait depuis déjà trois. Eamonn fera donc de la boxe. Il vaut mieux d'ailleurs, même s'il fume dans les vestiaires et s'il tousse entre les rounds, il risque moins sur le ring qu'en dehors. En 1989, il est poignardé à la sortie d'un restaurant et laissé pour mort ; en 1992, l'IRA lui loge une balle* dans la jambe pour lui apprendre qu'un militant ne *deale* pas ; en 1994, supporter des Celtics, il se fait rouer de coups par les supporters des Rangers ; en 2004, il est enlevé à Belfast et on le retrouve avec une jambe cassée en plusieurs endroits.

Magee Eamonn est toujours au mauvais endroit au mauvais moment.

En amateur, Eamonn sera finaliste des championnats du monde junior en 1989 ; champion d'Irlande à plusieurs reprises, il aurait dû représenter l'Irlande aux JO de Barcelone, mais pour confirmer sa sélection, la fédération d'Ulster l'oblige à rencontrer un adversaire qu'il a déjà battu, Eamonn refuse et arrête la boxe pendant une année.

En professionnel, Eamonn Magee se débrouille plutôt bien, il subit sa première défaite des poings de Terry Reid qui sera champion du monde NABF quelques années plus tard et le 30 novembre 1998, il affronte Paul Burke, titre du Commonwealth en jeu. Il est déclaré battu alors qu'il a gagné ; le 12 septembre 1999, il prend sa revanche (avant la limite).

Punk un jour, punk toujours ! La promotion vend sa rencontre avec Ricky Hatton sous le titre : « Anarchy on the U.K. » Hatton se retrouve au tapis, dès le premier round, et ce pour la première fois de sa carrière. « C'était une erreur, analysera Magee, il était très jeune, il s'est relevé, il a récupéré, j'aurais dû attendre ! » Douze rounds plus tard, Hatton est déclaré vainqueur. Nettement.

Un an plus tard, le gaucher irlandais est champion du monde WBU, il défend son titre victorieusement une seule fois avant de le perdre trois ans plus tard face à Mehdrud Takaloo. Deux combats supplémentaires, une victoire, une défaite et « Terminator » jette l'éponge.

Dans la vie, il ne baisse pas les bras, surtout au comptoir des pubs et il n'en a pas terminé avec les coins sombres. Judiciairement parlant, l'année 2010 lui sera particulièrement propice : en février, il est condamné à six mois de prison pour coups et blessures, à un an ferme en juin pour avoir agressé sa copine et le 10 décembre, il est de nouveau devant les tribunaux pour menaces (non suivies d'effet).

Alcoolique, cocaïnomane, Eamonn perdra plus d'un million de livres au jeu en binôme avec son âme damnée, le pourtant loyaliste Alex Higgins, double champion du monde de snooker, dont le cadavre retrouvé Donegall Road en 2010 pesait moins de 30 kilos. Ruiné, Eamonn Magee entraîne des jeunes gens tout en continuant de boire et, sans doute, de se droguer ; il ne supporte pas les cures de désintoxication parce qu'il ne supporte pas... qu'on le prive de télé !

They tried to make me go to rehab

I said, no, no, no !

Son frère aîné, Terry, a été un honnête professionnel ; le cadet, Noël, qui a fait match nul avec Rufino Angulo, a été battu pour le titre européen des mi-lourds par Fabrice Tiozzo.

Son fils, Eamonn Magee Jr, a disputé deux combats avant d'être poignardé Summerhill Park en mai 2015. Il avait vingt-deux ans et faisait des études pour devenir ingénieur.

Sa biographie, écrite par Paul Gibson, a pour titre *The Lost Soul of Eamonn Magee* (The Mercier Press, 2018).

* Normalement, il aurait dû en prendre six, mais son père avait négocié un « allègement » de la peine.

Mai 68

Je dois avouer que l'une de mes contributions les plus notables (en réalité, la seule) aux « événements » aura été de coller dans le hall de la faculté de lettres de Bordeaux une affiche en papier kraft sur laquelle j'avais soigneusement calligraphié à l'Onyx Marker dans le style des couvertures de la collection « Libertés » de Jean-Jacques Pauvert :

CE SOIR AMPHI 400 GRAND COMBAT DE NÈGRES

Mains (les)



« L'organe de la pensée, c'est la main ».

Valère Novarina

Le crâne est une des parties les plus dures du corps humain, pas les mains, les mains sont fragiles, si on les frappe contre un crâne, elles se brisent. C'est pour cette raison que, très tôt et jusqu'à ce que le pugilat soit interdit, les mains des combattants étaient enveloppées dans des lanières de cuir. On peut avoir une idée de ce à quoi elles ressemblaient en admirant « Le Pugiliste des Thermes » au Palazzo Massimo de Rome. Les combats à mains nues feront leur réapparition au XVII^e siècle en Angleterre ; en élaborant de nouvelles règles qui sont encore plus ou moins en usage, le Marquis de Queensbury mettra fin à ces pratiques, non pas tant pour protéger le crâne des boxeurs que leurs mains. Même protégées par des bandes et des gants, il arrive relativement fréquemment que des boxeurs se brisent les mains, principalement au niveau des 1^{er} et 5^e métacarpiens ; la fracture la plus classique (dite de Bennett) affecte le 1^{er} métacarpien, souvent luxé dès la pratique amateur. Évidemment, les frappeurs en sont plus affectés que ceux qui n'ont « rien dans les mains ».

Le remède le plus usité, consistant à injecter de la novocaïne pour diminuer les douleurs, est souvent pire que le mal puisque les corticoïdes affectent à terme la densité osseuse.



Mal de tête

Devrait inquiéter tout être raisonnable, ce qui fait mal, ce n'est pas la boîte crânienne, c'est ce qu'il y a dedans.

Malave (Chu-Chu)



« [Le boxeur aux cheveux longs](#) », « Le plus joli poids welter qui ait existé », « Chu-Chu » Malave s'appelait Edwin, son frère « Cano » s'appelait Vince, leur mère, Ramona, était pute, ils étaient portoricains. Chu-Chu a posé aux côtés d'Andy Warhol, un joli foulard noué autour du cou, à l'époque où il croyait que s'il ne réussissait pas sur le ring, il réussirait à l'écran, que sa beauté louche et ses yeux bleus suffiraient à lui assurer la célébrité, le loyer du loft sur la 13^e rue Est et les produits qui font voyager. Donné en pâture aux fauves pour qu'ils se fassent les dents, Chu Chu n'a pas réussi sur le ring, à Hollywood, on n'aime pas trop ni trop longtemps ceux qui ont raté leur coup. La beauté ? le temps se charge de vous en débarrasser, les cheveux tombent, le gras s'installe autour du nombril, l'âge vient et les désillusions. « You're just a gigolo... », rien qu'un Portoricain voulant péter plus haut que son cul !

Drella n'a jamais tourné de film sur votre vie, les regards se sont détournés, les portiers vous ont refusé l'entrée des clubs où vous claquiez l'argent que vous n'aviez pas, tout le monde s'aperçoit que vous n'êtes pas très grand. C'est comme ça que l'on échoue quarante ans plus tard au St Frances Hôtel, 5533 Hollywood Boulevard, où l'on écrit sa bio entre une photo cornée, prise

il y a on ne sait combien de temps aux côtés de Mick Jagger, et des coupures de journaux jaunies où vous souriez en costume de satin rouge juste avant que Ken Buchanan ne vous massacre.

Ne vous reste plus ensuite qu'à l'éditer à compte d'auteur et, encore heureux, deux jolies filles, Mia-Nicole et Simone, qui sourient ensemble sur l'écran de leurs portables.

Avec les mêmes yeux bleus.

Manager

« L'esclave ne doit connaître aucune autre loi que la volonté de son maître.
La relation doit apparaître à ses yeux non seulement nécessaire, mais aussi juste. »

Frédéric Douglass

(My Bondage, My Freedom, Biblio Bazaar, 2007)

« Le seul truc que je sache sur les managers, c'est que, quand ça sonne,
c'est moi qui suis sur le ring et qu'eux, ils y sont pas. »

Buster Mathis

« Par solidarité professionnelle, les requins ne mangent pas les managers. »

Barney Nagler

Au Québec, « manager » se dit « gérant ».

Mancini (Ray « Boom-Boom »)

« Marchant dans ton ombre
Je veux ressentir la même peine
Je veux porter les mêmes chaînes »

Ray Mancini Jr

Le vrai « Boom-Boom » Mancini se prénomme Lenny, c'était un bon poids léger, un sacré battant qui, un jour ou l'autre, rencontrerait Sammy Angott pour le titre, sauf que l'histoire en décidera autrement. Lenny Mancini, mobilisé le 15 janvier 1942, sera grièvement blessé le 11 novembre 1944 non loin de Metz. Une fois qu'on lui aura extrait du corps les seize éclats de shrapnell qui s'y baladaient, il essaiera bien de remonter sur le ring, mais ce n'était pas possible, les douleurs étaient trop fortes, sans compter qu'il y voyait double. Son fils a vite compris ce qui lui restait à faire : venger son père, réaliser ce qu'il n'avait pu réaliser, Ray s'y appliquera en utilisant les mêmes armes que son père : ne jamais reculer.

Les Mancini sont de Yorkstown dans l'Ohio où le taux de chômage dépasse les 20 %, « Boom-Boom » a un style qui plaît (c'est-à-dire pas beaucoup de style), il est spectaculaire sur le ring, sympa dans la vie, il aime parler, il est blanc et Ray Sugar Leonard approche de la retraite, autant dire que Boom-Boom devient assez vite le chouchou des médias, même si sa défaite à l'avant-dernier round devant Alexis Argüello pour le titre WBC le 3 octobre 1981 donne un coup d'arrêt à son histoire d'amour avec le public.

Trois mois après, il est de nouveau sur le ring, trois mois encore, il est champion du monde poids léger (WBA). Pour sa première défense, il retourne chez lui battre, au Mollenkopf Stadium de Warren, l'ex-champion Ernesto España.

Et puis, le 13 novembre 1982, tout bascule.

Ray doit rencontrer son challenger n° 1, un Coréen inconnu du grand public, Kim Duk-koo, rien de surprenant à cela, la WBA, pour assurer sa domination dans la zone Pacifique, compte dans ses classements presque dix fois plus de boxeurs asiatiques que la WBC.

« Boom-Boom » est payé 250 000 dollars, le challenger 20 000 dollars, auxquels il faut ajouter les droits pour la Corée du sud : 40 000 dollars. Le combat devait être une formalité, sauf que Kim Duk-koo est le même genre de boxeur que Mancini et que le combat s'avère plus disputé qu'il n'était censé l'être, sauf que son issue sera dramatique : foudroyé au 14^e round par une droite de « Boom-Boom », le jeune Coréen mourra quatre jours plus tard au Desert Springs Hospital de Las Vegas.

Et tout se déchaîne dès l'annonce de sa mort.

Ray n'est plus un héros, il devient un paria. Bien sûr la joie de Ray, celle de son père et celle de sa mère sont obscènes lorsqu'elles repassent en boucle sur les écrans alors qu'un jeune homme est en train de mourir à côté d'eux... mais c'est la joie ordinaire des ignorants et des vainqueurs ! Tout le monde semble brusquement prendre conscience de ce que tout le monde sait : la boxe est mortelle ! George Vecsey du *New York Times* découvre que la boxe est le seul sport où nuire à son adversaire est « prémédité », Bob Arum réclame un « armistice » (*si*) de quatre mois tandis que le répondeur de « Boom-Boom » croule sous les messages des *kids* de Yorkstown demandant à Ray de ne surtout pas arrêter.

Mancini se promène désormais avec un fantôme sur son épaule qui lui demande : « Hey, c'est toi qui a tué Kim Duk-koo ? » Personne n'en parle, mais Ray a déjà un fantôme sur l'épaule, son frère, Lenny Jr, qui s'est suicidé l'année précédente.

Hurry on early - hurry on home
Boom-Boom Mancini's fighting Bobby Chacon
Warren Zevon

Il est d'usage de dire que « Boom-Boom » n'a plus jamais été le même après ce combat, c'est un cliché inexact : trois mois après, il était de nouveau sur le ring, un peu plus d'un an plus tard, il arrêtait Bobby Chacon en trois rounds. En revanche, il perdra son titre face à Livingstone Bramble qui l'enverra visiter le Millard Fillmore Hospital de Buffalo le 1^{er} juin 1984 ; il perdra aussi le combat revanche le 16 juin de l'année suivante. Il fera ensuite deux tentatives de *come-back* à trois ans d'intervalle – dont aucune ne sera couronnée de succès – avant de prendre sa retraite, douze millions de dollars à la banque. Il est propriétaire de la *Campeon Cigar Company* et de deux sociétés de production.

Mapp (Dollree)

Fallait pas marcher sur les pieds de Dollree Mapp. Il faut dire que l'intrépide métisse (père cherokee, mère afro-américaine) avait eu deux *sparrring-partners* de qualité : Jimmy Bivins*, dont elle a été la deuxième femme, familier des « violences domestiques », et Archie Moore qu'elle avait entraîné devant la Justice pour s'être esquivé après lui avoir promis le mariage, ce n'était donc pas une patrouille de flics qui allait l'impressionner.

Le 23 mai 1957 à Cleveland, lorsque trois officiers de police veulent perquisitionner son domicile, Dollree Mapp leur demande s'ils ont un mandat, ils n'en ont pas, elle leur claque l'huis au pif. Quelques heures plus tard, les flics reviennent et forcent l'entrée. Dollree appelle son avocat, insiste pour voir leur mandat, l'un des flics brandit une feuille de papier, elle la lui arrache des mains et se la fourre dans le soutif, le flic la récupère. On la menotte, lors de la perquisition, les flics dénichent l'auteur présumé d'un attentat à l'explosif au domicile de... Don King** ! et mettent la main sur du matériel « pornographique », avant d'embarquer Dollree Mapp.

L'affaire ne s'arrête pas là, condamnée dans un premier temps à sept ans de prison, acquittée en appel, Dollree Mapp deviendra la « Rosa Park du 4^e amendement ». Après avoir perdu son procès contre la Cour suprême de l'État de l'Ohio, elle le gagnera devant la Cour suprême des États-Unis en mars 1961 : aucune charge, même évidente, ne pourra être retenue contre un accusé si les preuves ont été obtenues par des moyens illégaux.

Ce ne sera pas la dernière fois que Miss Mapp aura affaire à la justice, en 1968 Dollree quitte Cleveland pour s'installer dans le Queens. Deux ans après, elle est accusée de possession de stupéfiants (150 000 dollars d'héroïne retrouvés à son domicile sans compter quelques babioles tombées du camion...), mise en jugement en 1971, elle est condamnée à vingt ans de prison. Incarcérée à Bedford Hills, elle refusait de manger à la cafétéria et passait ses journées à la bibliothèque plongée dans des livres de droit, elle sera libérée sur parole en 1981 par le Gouverneur Hugh Carey.

Après avoir ouvert puis refermé quelques commerces, servi de conseil juridique pour ses copines restées à l'ombre, elle finira sa vie en vieille dame respectable bien qu'un tantinet excentrique, à quatre-vingts ans elle conduisait encore son gros Ford Expedition. Sa fille unique, Barbara, qu'elle avait eue à quinze ans, mourra en 2002, elle la suivra dans la tombe le 31 octobre 2014.

* « Fallait que je le tue ou que je le quitte et j'étais pas prête à le tuer ! »

** Surnommé « La Balance » dans le milieu de Cleveland.

Marciano ([Rocky](#))



« Il doit pas être si mauvais que ça, il bat tout le monde ».

Charley Goldman

Tout le monde devrait avoir un pote comme Allie Colombo, un type qui croit en vous plus que vous n'y croyez vous-même. Un type qui vous voit vous bagarrer à Brockton (Massachusetts) et qui vous imagine déjà champion du monde ! Un type qui n'arrête pas de vous seriner avec le pognon que vous vous feriez si au lieu de boxer à Brockton (Massachusetts) vous vous bagarriez au Madison Square Garden (New York).

– 10 000 dollars la SECONDE ! T'imagines ? Joe Louis a gagné 10 000 dollars par seconde pour son combat contre Schmeling ! T'imagines ?

Rocco Francis Marchegiano n'imagine pas très bien, l'imagination n'est pas son fort. Il est à peu près persuadé qu'en Amérique tout est possible, mais de là à devenir champion du monde poids lourd, il y a un monde. Un monde, quelques kilos et quelques centimètres aussi, Rocco est costaud, aucun doute là-dessus, costaud, mais trapu... comme un maçon italien. Pas très grand, un peu moins de 1 mètre 80, pas beaucoup plus de 80 kilos, de grosses cuisses poilues et, surtout, de tout petits bras ! Lorsque Rocky sera présenté à Dwight Eisenhower, le Président aura le même genre de réaction que tout le monde en présence de Marciano : « Je vous voyais beaucoup plus grand ! »

Au lycée, Rocco a essayé le foot et le baseball, il n'était pas mauvais, mais il n'est pas assez rapide et il a les bras trop courts pour être un lanceur efficace. Son oncle, John Piccento, lui a offert une paire de gants de boxe et lui a donné quelques vagues notions... le gauche ! Bim ! la droite ! Bang ! Et Bim et Bang ! Démerde-toi avec ça ! Pas grand-chose, mais suffisamment pour que Marciano dispute quelques combats pendant son service militaire. De retour dans la vie civile, Marciano repart au taf... jardinier, livreur, employé du gaz, etc. Allie Colombo n'a peut-être pas le compas dans l'œil, mais il est têtu comme une mule, il remet ça avec sa rengaine... « 10 000 dollars... à la SECONDE, Rocco ! t'imagines ? »

Rocco dispute quelques combats amateurs, il les gagne tous sauf la finale des *Golden Gloves* de la Côte Est qu'il perd face à Coley Wallace, deux mètres d'envergure, le public sifflera la décision pendant un quart d'heure, ce qui ne veut pas forcément dire que Rocco avait gagné, mais qu'à leurs yeux Wallace avait perdu. Passé professionnel, managé en sous-main par Blinky Palermo, Wallace fera une carrière honorable (29 combats, 7 défaites, dont une par K.-O. face à Ezzard Charles) ; reconverti dans le cinéma, le seul type qui peut se vanter d'avoir battu Rocky Marciano a joué deux fois le rôle de Joe Louis, en 1953 dans *The Joe Louis Story* et en 1980 dans *Raging Bull* ; avant de mourir à 77 ans d'une crise cardiaque.

Tout ça, c'est bien joli, les coupes et les médailles s'accumulent, ça décore les étagères, mais ça prend la poussière et ça ne nourrit pas son homme, les 10 000 dollars par seconde fantasmés par Colombo ne sont toujours pas en vue ; Perrino, le père de Rocco, continue à s'esquinter la santé dans une usine de chaussures ; Pasquela, sa mère, à préparer la sauce tomate pour les spaghettis, et Rocco à accepter tous les boulots mal payés que l'on veut bien lui proposer. C'est là que survient un petit miracle : Eddie Boland, un manager de Boston, a vu Marciano boxer, il a entrevu son potentiel, mais au lieu de garder le jeune homme pour lui, il conseille à Colombo de contacter Charlie Goldman. Goldman connaît Al Weill qui connaît tout le monde et, si ça se trouve, avec un peu de pot, Rocky pourra remiser sa pioche, sa pelle et sa boîte à outils, Perrino sa truelle et Pasquela son chiffon à poussière. Allie écrit une lettre à Al Weill qui reçoit une douzaine de courriers de ce genre par jour, Weill refile la lettre de Colombo à Goldman, Goldman contacte Colombo et lui propose d'accompagner son phénomène à New York.

C'est parti !

À eux deux, Allie et Rocky sont à la tête d'une petite fortune... un dollar ! Pas de quoi prendre le Greyhound, ils passeront donc toute la nuit dans la cabine d'un routier compatissant et débarquent à New York, pas rasés, les mains dans les poches et sans un sou vaillant. La première chose dont Goldman se souvient à son propos, c'est qu'il avait été obligé de lui prêter l'équipement complet ; Marciano n'avait ni casque, ni coquille, ni chaussures, ni short... rien... sa bite et son couteau ! La deuxième chose qui n'avait pas échappé à son œil de maquignon, c'est que le jeune homme n'avait pas même l'envergure d'un honnête poids moyen. A priori, ça sentait pas bon ! mais le type et son copain avaient passé toute la nuit en camion, ils avaient les yeux rouges et le petit costaud avait l'air d'en vouloir, alors il a demandé à Wayne Chancey, un poids lourd qui traînait au fond de la salle, de mettre les gants avec le buffet deux portes Made in Brockton. Charlie Goldman ne se rappelle pas avoir vu un boxeur plus maladroit que le type venu en camion du Massachusetts... « Il avait deux pieds gauches, il savait pas se déplacer, on aurait dit un moulin à vent... il avait tous les défauts ! » Seulement, Rocco avait une qualité... à un moment donné, Chancey a baissé sa garde, il a pris la droite de Rocco sur la joue et manqué partir à dame.

« Time ! » a fait Goldman.

Il en avait assez vu, ce type frappait aussi fort que Jack Dempsey ou Joe Louis, comme eux, il était capable de mettre tout son poids dans un seul coup et il n'y a pas beaucoup de poids lourds capables de le faire sans passer au travers des cordes.

Un taureau blanc avec des couilles en pagaille qui frappe comme un sourd, ça sentait meilleur.

Goldman a téléphoné à Al Weill... « J'aime bien ce mec... il en a dans les mains... il en a dans le slip... j'l'aime bien ».

– Rapplique !

Les bureaux de Weill étaient situés 1585 Broadway, Weill était un personnage à la Knobby Walsh, le manager de Joe Palooka, quand il parlait, il faisait aller un cigare éteint d'un côté de sa bouche à l'autre.

– Écoutez ce que j'ai à vous dire... une fois pour toutes ! Je le répéterai pas... je suis votre manager, vous êtes MON boxeur ! Je vous dis qui vous rencontrez, où et quand. Vous me demandez même pas qui vous boxez et combien vous êtes payé... COMPRIS ? Vous la fermez, vous faites ce que vous avez à faire et je vous fais gagner un max de blé !

Et Weill refile un billet de 10 dollars aux deux garçons, qu'ils s'offrent de quoi dîner.

Ses instructions à Goldman « Pygmalion » étaient aussi simples que le discours qu'il avait tenu à Rocco « Galathea » : « Tu as deux semaines pour apprendre quelque chose à ce type, s'il apprend, tant mieux, s'il apprend que dalle, tu lui payes un billet pour rentrer dans son patelin !

Non seulement Rocco apprend, mais il aime apprendre, il est à la salle avant Goldman et le soir, Goldman est obligé de le flanquer à la porte.

C'est parti !

Al Weill décide de ne pas exposer Marciano trop vite, ses vingt-huit premiers combats auront donc lieu à Providence dans le Rhode Island parce que Weill connaît bien Mannie Almeida, le promoteur local, mais aussi parce que Providence est à côté de Brockton où Rocco peut compter sur un noyau de supporters fidèles. Après un premier combat disputé sous le nom de Rocky Mack (*sic*), Marciano disputera onze combats entre juillet et décembre 1948, tous gagnés par K.-O., huit fois à la première reprise. Le plus expéditif ? Trente-six secondes ! L'année suivante, Don Moggard sera le premier à tenir la distance suivi par Ted Lowry, un vétéran comptant plus de cent combats et qui, d'après beaucoup, aurait gagné si l'effet Weill n'était pas venu donner un coup de pouce à son poulain, d'après d'autres, Lowry aurait peut-être même lâché l'affaire contre quelques billets.

Pour son premier combat au Madison Square Garden, Rocky détruira Pat Richards, moins d'un mois plus tard, il rencontrait Carmine « Bingo » Vingo. Vingo avait vingt ans et un joli palmarès (une seule défaite en dix-sept combats), jusqu'au sixième round il ne reculera pas d'un pouce jusqu'à ce que la droite de Rocky percute la pointe de son menton. Vingo, transporté à l'hôpital Saint-Clare, reçoit les derniers sacrements. Rocky priera toute la nuit avec les parents de Carmine, faisant le vœu d'arrêter la boxe si Carmine mourait. Une semaine après, Carmine émergeait du coma. Invité d'honneur au mariage de Rocky et de Barbara Cousens, miraculeusement épargné des séquelles du combat et de celles du coma, il mourra oublié de tous à 85 ans. Trois mois plus tard, Rocky rencontrait Roland LaStarza, invaincu à l'époque ; Rocky sera proclamé vainqueur, mais la foule aurait plutôt vu l'étudiant gagner. Comme pour Ted Lowry, l'effet Al Weill avait fonctionné à plein.

Charles Goldman, Al Weill et Rocky Marciano (brelan d'as !) continueront leur marche victorieuse vers le titre jusqu'à ce que, il faut en passer par là, Rocky, programmé pour être le nouveau champion, rencontre l'ancien champion... Joe Louis !

Joe avait été champion du monde pour la première fois en 1937... autant dire au siècle dernier ! Son règne avait duré onze ans, huit mois et une semaine mais, les derniers temps, le « Brown Bomber » avait traversé d'assez longues périodes d'inactivité, pendant la guerre évidemment où le Joe patriote – l'Homme qui avait envoyé Hitler au tapis – s'était engagé à fond,

mais aussi après avoir été battu par Ezzard Charles et annoncé sa retraite. Tous ceux qui l'aimaient, et tout le monde aimait Joe, avaient poussé un soupir de soulagement lorsqu'il avait décidé de raccrocher les gants après sa deuxième défaite.

« Son punch a disparu, son jeu de jambes est inexistant, il prend toutes les droites, il téléphone tous ses coups, il n'a plus l'œil. Le pire, c'est qu'il ne s'en rend pas compte », analysait déjà Paul Chandler après que Joe eut rencontré Andy Walker qui n'était pas un foudre de guerre. Sauf que Joe ne pouvait pas renoncer à la gloire et à la reconnaissance ni, surtout, échapper aux impôts qui l'ont poursuivi toute sa vie et qu'il ne pouvait donc pas cracher sur une bourse garantie de 300 000 dollars. Le « Brown Bomber » n'avait que trente-sept ans, mais il en faisait bien davantage et souffrait, sans doute déjà, de quelques atteintes neurologiques.

En clair, Joe était sonné.

Le combat sera horrible à voir... une tragédie comme chaque fois que celui qui a été n'est plus rien... une coquille vide, un fantôme dont le cerveau saisit confusément ce qu'il faut faire, mais dont les jambes ne suivent pas. Lorsqu'ils ont compris que la réalité est insupportable, que le miracle n'aurait pas lieu, qu'ils étaient devenus vieux, les spectateurs ont commencé à désertier le Madison Square Garden...

– Je voulais pas voir la fin, je voulais juste me souvenir du Joe d'avant...

– Ils croient qu'ils ont battu Joe Louis, ils ont battu l'ombre de Joe Louis !

– Ils devraient avoir honte de ce qu'ils lui ont fait subir ce soir !

Et ce que Rocky avait fait subir à Joe, Marciano en a toujours eu honte. Au huitième round, suspendu aux cordes comme un pantin, Joe, le visage boursoufflé, crachait le sang par la bouche et par le nez.

On pouvait voir le haut de son crâne et il était chauve.

Robinson a bousculé la rangée de journalistes au pied du ring... « Ça va aller Joe... ça va aller, mec ! »

Sugar Ray retenait ses larmes.

L'arbitre, Ruby Goldstein, a eu l'élégance de ne pas compter Joe, il l'a doucement ramené vers son coin.

Les héros ne meurent jamais, ils disparaissent. Joe Louis a disparu le soir du 26 octobre 1950. Celui qui lui ressemblait, comme un vieillard ressemble au jeune homme qu'il a été, s'est abîmé dans l'alcool, la drogue et la folie (les derniers temps, à Las Vegas, Joe parlait aux climatiseurs) avant que son corps terrestre soit enterré au cimetière national d'Arlington. Comme celui du héros qu'il avait été pour la communauté afro-américaine, l'Amérique blanche et une bonne partie du monde dit libre.

La route du championnat était donc ouverte, encore fallait-il signer le combat avec Jersey Joe Walcott et les négociations seront difficiles. Comme le début du combat. D'entrée, le crochet du gauche de Jersey Joe Walcott, trente-neuf ans, percute la mâchoire de Rocky.

– C'était comme si quelqu'un avait tiré le rideau... c'était la première fois que ça m'arrivait... j'étais dingue ! J'ai laissé l'arbitre compter jusqu'à 4, j'avais pas besoin de plus. Je me suis relevé et à la fin du round, c'est lui qui était en difficulté.

Pas si en difficulté que ça, l'ancêtre... Walcott se battra comme un chef pendant quarante minutes sur un tapis maculé de leurs sangs mêlés, le sien et celui de Rocky.

– De le voir encaisser tout ce que je pouvais lui envoyer... franchement, ça me collait un complexe d'infériorité !

Dans ce genre d'affrontement, il n'y a pas de secret (ni de miracle), la jeunesse et la santé finissent toujours par triompher. À partir de la 8^e reprise, Walcott a commencé à faiblir, à la 13^e, Rocky était le nouveau champion du monde.

Pour le combat revanche, Jersey Joe n'avait pas rajeuni, il tiendra deux minutes quinze secondes avant de s'asseoir sur le tapis. Rocky avait gagné les fameux 10 000 dollars d'Allie Colombo... toutes les 6 secondes !

Rocky fera taire les bruits autour de sa victoire sur Roland LaStarza en gagnant le combat retour avant la limite, ensuite, il battra deux fois Ezzard Charles (encore un vieillard), la première fois aux points, la deuxième par K.-O. à la 8^e reprise après avoir frôlé la catastrophe lorsqu'un uppercut du « Cobra de Cincinnati » fendra son nez en deux à la 6^e, la blessure était si profonde qu'Al Berl, l'arbitre, hésitera à arrêter les frais.

Pour son dernier combat, Marciano arrêtera au 9^e round un autre vieillard, Archie Moore. « La Vieille Mangouste » aura beau envoyer Rocky visiter le tapis au 2^e round, lui donner plus de fil à retordre que tous ses autres adversaires réunis, il ne pourra pas briser la « malédiction du mi-lourd » qui l'a poursuivi tout au long de sa carrière, à moins que Moore n'ait plongé pour préserver l'invincibilité de Marciano, il est des sommes pour lesquelles on peut renoncer à devenir une légende.

Sept mois plus tard, Marciano prendra sa retraite officielle et résistera à toutes les tentations de *come-back* qui lui seront proposées, millions de dollars à l'appui. Il terminera donc sa carrière invaincu : 49 combats, 49 victoires.

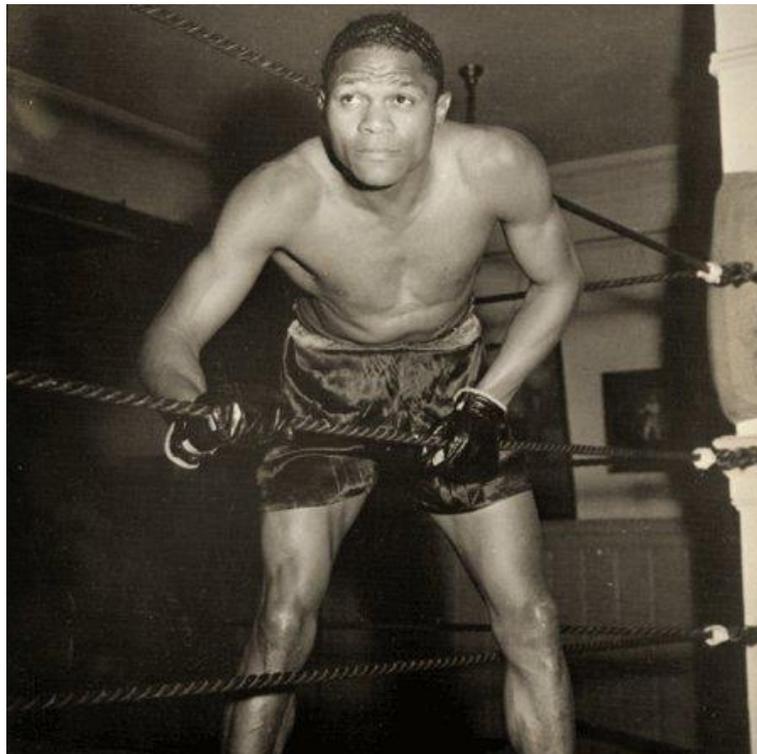
À ce jour, il est encore le seul.

Le 29 août 1969, l'avion privé dans lequel Marciano avait pris place s'écrasait près de Newton (Iowa), il n'y eut aucun survivant.

Le lendemain, Rocky devait fêter son 46^e anniversaire à Fort Lauderdale (Floride) avec sa femme et ses deux enfants.

Les grands (dés)espoirs blancs pouvaient, désormais, faire la queue au guichet.

Marshall (Lloyd)



Encore un membre de la Black Murderer Row... un de plus. Pas le plus connu des inconnus, plutôt l'ombre la plus discrète entre toutes les ombres.

Noires.

Il aurait sûrement pu être pianiste, les événements en ont décidé autrement, il est devenu boxeur et a joué, sur le ring, toutes les notes du clavier... main gauche ! main droite ! mains basses !

avec une préférence pour les notes du milieu. Il a battu les plus grands (au Carnegie Hall) : Charley Burley, Ezzard Charles, Jake LaMotta (les doigts dans le nez), plongé devant des minables (dans l'arrière-salle de bastringues), tout ça pour une poignée de piécettes dans la soucoupe...

Merci pour tout et bonne chance pour la suite !

La suite, c'est : on perd pour de bon contre plus mauvais que soi, on pisse du sang, on arrête les frais au bord de la quarantaine, on prend un boulot de concierge. On regarde les combats à la télé et puis plus du tout, quelquefois, on se dit que l'on a raté sa vie, on aime ses enfants et sa tranquillité... votre femme, celle-là même qui vous a menacé de faire ses valises si vous boxiez encore, vous glisse un billet de dix pour que vous alliez jouer au Keno.

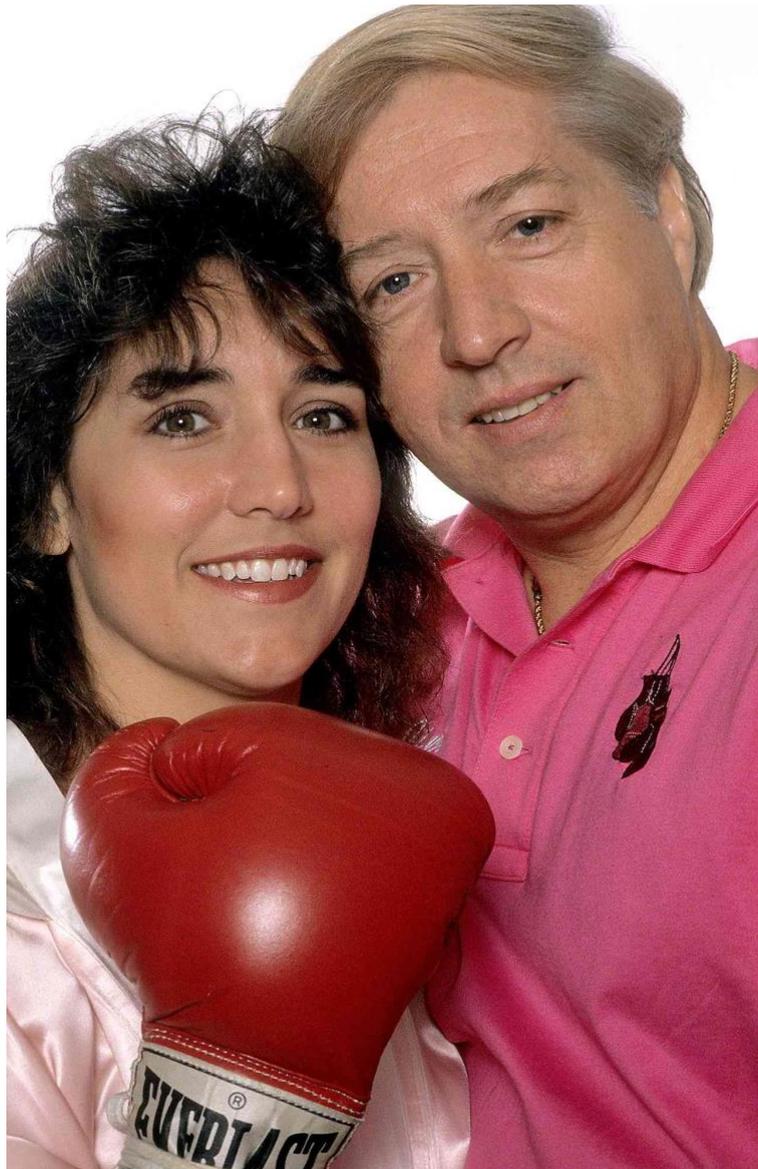
Lloyd Marshall, 99 combats, 70 victoires, 25 défaites, 4 nuls, est mort le 4 août 1997 à Sacramento, il n'a jamais disputé le championnat du monde qu'il aurait aisément remporté à l'époque où aucun boxeur — peu importe sa couleur — ne pouvait le battre.

[Martin \(Christy\)](#)

Selon l'opinion générale, elle a été la première sportive à rendre la boxe féminine crédible, en gros, à boxer « comme un homme ». Elle a fait la couverture de *Sports Illustrated* le 15 avril 1996, sous le titre ayant déjà servi le 12 mai 1980 pour une jument victorieuse du Derby du Kentucky : « The Lady is a Champ ».

59 combats, 49 victoires dont 31 par K.-O.

Dans la vie, elle se devait d'adopter les mêmes comportements que ses collègues masculins pour être prise au sérieux, elle perdra donc les quatre millions de dollars qu'elle avait gagnés avant de squatter en permanence la rubrique faits-divers des magazines : poignardée par son mari (mécontent d'apprendre qu'elle le quittait pour une femme), elle l'insulte, il revient une demi-heure plus tard pour l'achever à coups de revolver, elle survit.



Elle s'est mariée récemment avec Lisa Holewine qu'elle avait battue aux points le 17 novembre 2001 au Mandala Bay de las Vegas.
Tous mes vœux de bonheur.

Masochisme

« J'aime prendre des coups, ça me fait du bien. »
Tommy « Hurricane » Jackson

On ne peut faire l'impasse sur cette composante de la boxe puisque « se faire faire mal » ne semble pas très éloigné de l'orgasme dans quantité de représentations filmiques du « noble art ». Rocky (qui n'existe pas) ou Jake LaMotta (qui a existé) jouissent davantage d'être frappés que de frapper.

Peu importe la façon de jouir, l'important est de jouir et tous ceux qui ont joui ont éprouvé à quel point la jouissance est proche de la douleur.

Mateo (Jean)

Né à Saint-Étienne-de-Baïgorry (Pyrénées-Atlantiques), émigré à Stockton (Californie), Jean Matéo a eu deux carrières, la première (1973-1974) s'est déroulée aux USA, entre Sacramento et Winnemucca (23 combats, 20 victoires), la deuxième (1975-1977) en France, essentiellement à Paris (17 combats, 14 victoires).

Précurseur du n'importe quoi/n'importe comment popularisés quelques années plus tard par Fabrice Bénichou, Jean Matéo a importé sous nos cieux la technique ou, plutôt, le manque de technique des ouvriers agricoles de Basse Californie. Fort comme un Turc (pour peu qu'il soit basque), courageux (comme un pilier basque de Fédérale 2), solide comme le chêne de Guernica (*Gernikako Zubaitza*), dur au mal, puissant, mais limité (1 mètre 70 pour un poids moyen, même à l'époque, ce n'était pas très grand).

Intelligemment managé par Jean Bretonnel, le phénomène Matéo et sa moustache en bataille allaient faire les délices des gogos parigots en décarrant comme à Guignol des adversaires intelligemment choisis. Seulement, comme toujours avec monsieur Jean, on saute du tout cuit au dur à cuire, et là c'est une autre paire de manches de pioche, parfois ça veut bien venir : victoire par K.-O. sur Tony Licata (qui avait perdu son combat précédent contre Carlos Monzon par K.-O. et ne frappait pas), quelquefois ça coince : défaite par K.-O. face à Gratien Tonna qui boxait mieux que lui (c'est dire le niveau), défaite par K.-O. devant Bennie Briscoe qui frappait et qui savait boxer.

Monsieur Jean pouvait remiser ses rêves (enfin, un champion du monde dans sa catégorie de prédilection !) et Jean Matéo ranger ses gants au dessus du buffet de la salle à manger (on devine le style) comme l'aurait fait un Basque malin et, sans doute, plus malin dans la vie que sur un ring, Jean Matéo est retourné en Californie, plein d'usage et raison, vivre le reste de son âge avec un petit pécule (*habia-arrautza*) en prime.

Les parigots, ingrats, l'ont oublié.

Comme le milieu.

Mathysse (famille)

Le père, Mario Edgardo, a été un bon boxeur à la fin des années 70 et au début des années 80. Son fils aîné, Walter Dario dit « Le Terrible », appartenait à la catégorie des puncheurs fragiles (26 victoires dont 25 avant la limite, 5 défaites, toutes par K.-O.) ; il a perdu un championnat du monde IBF alors que sa sœur, Edith Soledad, a été championne du monde à deux reprises. Le meilleur d'entre eux serait Lucas Martin dit « La Machine », très bon amateur, tatoué à la perfection, il a été sacré Champion du monde WBA poids welter avant d'être détrôné six mois plus tard par Manny Paquiao, l'inoxydable.

Mauvais garçons

L'automne-hiver 2010-2011, le boxeur, guerrier pas commode commode à qui on ne la fait pas, figure menaçante, fantasme homo-érotique à la Tom of Finland, bad boy de barrière, le thorax baraqué de la gym queen, le biscoto affolant façon Brando, warrior ensanglanté, terreur dark des vestiaires, a été la figure récurrente de la fashion week masculine. Les couturiers ont décliné les silhouettes bodybuildées du noble art, du peignoir du grand soir aux ceintures comack. Des gnons, du sang et du rimmel, la mode est un sport de combat dont on ressort, prêt à remonter sur le ring, renfrogné, goguenard, la gueule fracassée façon Mickey Rourke.

Maxim (Joe)

Il est le seul boxeur à avoir battu Ray Sugar Robinson avant la limite, alors bien sûr on cherche à diminuer les mérites de Joe Maxim : il était plus grand, mais son envergure était inférieure, il était

plus lourd de huit kilos, mais c'était pas sa faute s'il était champion du monde mi-lourd et que Ray s'était mis en tête de le défier, il était largement mené aux points, mais il commençait à refaire son retard et à malmener Robinson.

Et puis... il faisait chaud ! 40 °C ce 25 juin 1952 au Yankee Stadium du Bronx, mais il faisait chaud pour tout le monde, y compris pour les 47 968 spectateurs assistant au combat. Bien sûr, l'arbitre, Ruby Goldstein, a dû se faire remplacer par Ray Miller, mais le règlement, c'est le règlement : malgré la chaleur et malgré les coups de Ray, Maxim est resté debout alors que Robinson est resté assis sur son tabouret à l'appel de l'avant-dernière reprise donc Maxim a gagné. [C'est normal, Brigitte!](#)

Giuseppe Antonio Berardinelli avait été rebaptisé « Joe » parce que ça faisait plus américain et « Maxim » parce qu'il était aussi rapide que la mitrailleuse éponyme ; il n'était pas réputé pour son punch, ce qui ne l'empêchera pas de s'emparer du titre des mi-lourds en battant Freddie Mills avant la limite. Titre qu'il perdra face à Archie Moore qui le battra deux fois supplémentaires. S'il a battu Floyd Patterson et Jersey Joe Walcott (qui prendra sa revanche à deux reprises), il perdra cinq fois contre Ezzard Charles et prendra sa retraite après six défaites consécutives.

Il sera ensuite restaurateur, chauffeur de taxi, « hôte d'accueil » à Las Vegas comme Joe Louis, Johnny Weismuller et tant d'autres et fera une apparition dans le premier musical « nudiste » tourné aux USA.

Mayorga (Ricardo)

Il est apparu clope au bec en couverture de *Ring*, après un combat victorieux, il pouvait lui arriver de déguster une petite bière... sur le ring de préférence et sous le regard d'un Don King hilare, ravi d'avoir dégotté une marionnette facile à manipuler ! Sur le côté gauche de son cou, on peut lire : « El Matador ». En fait, Ricardo Mayorga n'est pas un *matador*, même s'il pouvait lui arriver de parader en *traje de luz*, une *montera* coquettement inclinée sur l'arcade, il est le *toro*, un nouveau Roberto Duran, aussi dingue que « Manos de piedra » l'était. On l'adore pour sa folie ou on le déteste pour son exhibitionnisme forcené. Avec lui, les conférences de presse se transformaient en festival d'insultes, les pesées se finissaient en mêlées confuses, ses combats sont un mélange des deux.

Tout était prévu par le *Boxing Show Business* pour que ses débordements ne débordent pas vraiment... les organisateurs avaient installé un paravent en plexiglas pour l'isoler de Fernando Vargas, précaution qui a permis aux deux protagonistes de ne pas trop s'abîmer avant le combat tout en s'insultant à satiété pour le bonheur des caméras. Mayorga traitera Vargas de « poupée Barbie », de « clown » et de « tapette » ; pour changer, il traitera De La Hoya de « gonzesse » et de « pédé », Shane Mosley de « fils de pute » après avoir touché le cul de sa femme ; quant à Miguel Cotto, il le préviendra d'office de ce qui l'attend : il est l'homme, il sera sa femme et il va couiner !

Sur le ring, les résultats ne seront pas toujours au rendez-vous pour le soutien de Daniel Ortega (leader sandiniste devenu président de la République du Nicaragua) : champion du monde poids welter, deux fois vainqueur de Vernon Forrest (en welter), vainqueur de Vargas (en super-welter), « El Matador » perdra face à De La Hoya et Felix Trinidad en poids moyen et à Miguel Cotto en super-welter sans oublier deux défaites contre Shane Mosley (à sept ans d'intervalle).

Ses simagrées venues de la *lucha libre* finiront pas ne plus amuser personne, après s'être arrêté en 2008, il fera trois *come-back* en 2010, 2014 et 2017, se reconvertissant, entretemps, avec plus ou moins de bonheur au MMA.

Son avant-dernier combat a eu lieu au Chaman Bar de Managua (Nicaragua) et le dernier à Nizhny Novgorod (Russie) !

Aux dernières nouvelles, Ricardo Mayorga voulait affronter Antonio Margarito qui est... borgne.

Mayweather Jr (Floyd)

« J'ai vécu à une époque où je pouvais avoir parfois l'ivresse de penser que personne peut-être n'était mon égal. »

Arthur Cravan

« Celui à qui tout réussit est forcément superficiel »

Emile Cioran

Aux dires de Floyd Mayweather Jr, Floyd Mayweather Jr est le meilleur boxeur de tous les temps.

Mayweather Sr (Floyd)

Il y a les mères abusives et puis les pères abusifs, Floyd Mayweather Sr est de ce genre. Une carrière en demi-teinte : 35 combats, 28 victoires, battu par « Sugar » Leonard, battu deux fois par Marlon Starling, aucun titre à son palmarès, mais une technique défensive unanimement reconnue et un sens tactique exceptionnel. Il transmettra ses qualités à son fils dont il a été l'entraîneur avant que les deux hommes ne se fâchent, pour se réconcilier quelque temps après dans le seul but semblerait-il de se fâcher définitivement pour des raisons de fric et d'ego.

Grande gueule, dandy voyant, à soixante-cinq ans, Floyd Mayweather Sr s'est marié le 2 février 2018 à Las Vegas ; récemment, il a dû se soumettre à un test de paternité qui s'est révélé positif. Il est depuis peu marié avec Lois Ann Roberts et père d'une petite fille de un an avec Purisa Farris.

Mayweather (Jeff)

Frère du précédent. Le plus calme d'entre tous, une carrière moyenne : 47 combats, 32 victoires, 10 défaites dont une avant la limite face à Oscar De La Hoya qui disputait son cinquième combat.

Un titre mineur.

Entraîneur.

Mayweather (Roger)

Frère du précédent. « Le Mamba noir » a été deux fois champion du monde des super-plume et une fois des super-légers. Le seul puncheur de la famille, 72 combats, 59 victoires, 13 défaites dont deux contre Julio Cesar Chavez. Une relation agitée avec Floyd Sr (ils ne se parlent plus depuis que Roger a tiré sur Floyd), entraîneur de Floyd Jr. Quelques mois de prison pour violences domestiques, suspendu pour avoir provoqué une bagarre pendant le combat de son neveu contre Zab Judah, arrêté pour avoir étranglé Melissa St Vil, une boxeuse haïtienne équipée de bonnets D.

Roger Mayweather avait des problèmes de vue dus à son diabète, des atteintes rénales et il souffrait surtout de *dementia pugilistica*.

Décédé le 17 mars 2020 à 58 ans.

McBee (Thomas Page)

Auteur de *Amateur* (Scribner, 2018), sous-titré *A True Story About What Makes a Man*, dédié à sa maman qui lui a appris comment se battre. Transsexuel, « expert en masculinité » (*sic*) pour *Vice*, journaliste pour *Glamour*, le *New York Times* et *Playboy*. *Amateur* raconte l'itinéraire qui va l'amener

à devenir le premier transsexuel à disputer un combat pour un gala de charité au Madison Square Garden... *So what?*

McCain (John)



« Un homme n'est pas fini quand il est battu,
il est fini quand il a abandonné. »

Richard Nixon

Six fois sénateur d'Arizona, deux fois candidat malheureux à la présidence des États-Unis*, John McCain n'abandonnait jamais. Lorsqu'il boxait à l'Académie navale (dont il est sorti dans les derniers, mais avec une réputation de fêtard et de queutard encore évoquée avec admiration par ses camarades de promotion), il n'était pas le meilleur, mais il était le plus craint, il n'abandonnait jamais. Un type qui a dû s'éjecter de son Skyhawk A-4 abattu au-dessus d'Hanoï, une jambe et les deux bras fracturés, n'abandonne jamais, un type qui finit dans un lac et que la foule ennemie tire de la flotte à coups de baïonnette avant d'être flanqué en taule sans que l'on réduise ses fractures ni ne soigne ses blessures n'abandonne jamais.

Lorsque son père, l'amiral John McCain II, a été nommé commandant des forces navales du Pacifique, les autorités nord-vietnamiennes ont tout de suite compris l'effet que produirait la libération de John McCain III sur l'opinion publique et la communauté internationale, sauf que le dit John McCain III, 1 mètre 75, 45 kilos, ses fractures réduites de traviolle et sans anesthésie, refusera d'être échangé pour ne pas quitter ses hommes et respecter un point de règlement précisant que les prisonniers de guerre ne peuvent être libérés que dans l'ordre chronologique de leur capture. Son refus de participer à l'opération publicitaire nord-vietnamienne lui vaudra de se faire casser les côtes et les dents par les gardiens du camp de Hoa Lo et de passer le reste de sa captivité dans une cage de la taille d'un placard à balais.

Ne pas avoir abandonné une seule fois en quatre ans, alors qu'il aurait pu le faire à n'importe quel moment sans déroger à son honneur, lui vaudra des souffrances qui ne cesseront jamais, John McCain n'a même plus été capable de *peigner* ses cheveux devenus blancs dans les geôles de Hoa Lo.

« La boxe m'a appris à encaisser ! » répondait-il lorsqu'il était question de son héroïsme après avoir précisé que « Ça ne demande pas un talent fou de se faire descendre ! »

En dehors ou en dépit de ses opinions clairement à droite, le type le plus sympa du monde d'après David Foster Wallace chargé par *Rolling Stone* de suivre en 2000 sa campagne pour les primaires : « Il vanne les journalistes d'une manière que la presse ne lui reproche jamais car c'est le genre de truc qui laisse penser que ce type très important est très cool, qu'il vous a remarqué et vous aime assez pour vous asticoter un brin. »

McCain était fan de boxe, mais ce qui est plus rare pour un politicien, il s'y connaissait, il détestait l'injustice et les décisions injustes, Bob Arum se souvient encore de McCain vociférant après que De La Hoya eut été déclaré vainqueur de Pernell Whitaker. Le sénateur McCain a soutenu au Congrès le « Ali Reform Act » censé améliorer la condition des boxeurs et la transparence financière de leurs contrats ; à partir du moment où le « Ali Act » a été entériné le 24 janvier 2000 par le Président Clinton, il s'est battu pour la création d'une commission nationale contrôlant son application.

Il a bataillé pour que l'on accorde le pardon à Jack Johnson et s'est félicité lorsque Donald Trump s'est exécuté, dix ans plus tard. Il n'a eu de cesse que le MMA cesse d'être l'équivalent des combats de chiens, s'opposant à sa retransmission à la télévision tant que des règles correctes ne seraient pas établies.

Ironie du sort, lorsqu'il a rencontré Larry Holmes et Paulie Malignaggi, c'était en avril 2016, au Lou Ruvo Center for Brain Health, pour se féliciter des mesures de sécurité prises (scanners réguliers) afin de préserver la santé des sportifs exposés aux chocs, il se battait déjà contre le cancer du cerveau qui l'emportera le 25 août 2018.

* Son discours après sa défaite contre Barack Obama est un modèle de dignité.

McCall (Oliver)

Un drôle de pistolet. Par certains côtés, très ordinaire : noir, champion du monde, drogué, condamné à la prison à de multiples reprises, un portrait robot de 1 mètre 88, 116 kilos. Par d'autres aspects, il est plutôt original : premier poids lourd sacré champion du monde en battant un boxeur anglais, il a perdu son titre face à un autre boxeur anglais. Original à l'excès si l'on considère qu'à ce jour il est le seul boxeur à avoir été victime d'une dépression nerveuse en direct et devant 4 500 spectateurs.

Oliver McCall est né le 21 avril 1965 à Chicago, le début de sa carrière professionnelle est assez banal, victoires sur des nuls : Dave Jaco, Danny Wofford ; pas vraiment brillante : défaites contre James Douglas, Orlin Norris et Tony Tucker, mais suffisamment convaincante : victoires sur Jesse Ferguson et Bruce Seldon pour se voir offrir une chance pour le titre.

« Comment démêler dans ces rencontres ce qui est l'effet de l'art et ce qui vient de la fortune ? »

L'Abbé Jérôme Coignard

Le 24 septembre 1994, à Wembley, Oliver McCall rencontre Lennox Lewis vaincu en vingt-cinq combats. Avant la rencontre, Lewis traite McCall de « *sparring-partner* », il aurait mieux fait de la fermer, il sera bientôt obligé de l'appeler « champion ». Au deuxième round, la droite du « Taureau atomique » percute la pointe du menton du champion et Lennox Lewis est foudroyé. Le Britannique se relève à six, mais il ne tient pas sur ses jambes et l'arbitre Jose Guadalupe Garcia arrête le combat. Hiroshima ! Nagasaki ! Et retour de Don King sur le devant de la scène en prime. Le promoteur électrique organise la première défense du titre de McCall contre... Larry Holmes, 45 ans. À la fin du combat « L'assassin d'Easton » prévient McCall : « Battre un type comme moi fait pas de toi un champion ! » McCall ne mettra pas longtemps à le vérifier, un peu moins d'un an après avoir été sacré à Wembley, McCall perd à Wembley contre Frank Bruno dont c'était la quatrième tentative pour s'emparer du titre.

En 1996, deux combats victorieux et un troisième contre un arbre de Noël dans le hall d'un hôtel, McCall est arrêté à plusieurs reprises sous l'emprise de produits qui ne lui conviennent pas et fait quelques séjours en clinique. Il remonte sur le ring face à Lennox Lewis le 7 février 1997... à la fin de la troisième reprise, il ne revient pas dans son coin, à la quatrième, il ne fait que se couvrir et envoie deux coups. Quand Mills Lane le ramène dans son coin, il éclate en sanglots. Il reprend

le combat, envoie un coup avant que Mills Lane n'arrête le combat et « Le Taureau atomique » s'enferme à double tour dans les vestiaires. Deux mois plus tard, sa femme appelle les urgences et McCall est hospitalisé en psychiatrie.

La suite est un peu à l'image de ce qui a précédé... pas très nette. Il exécute (souvent à Nashville) des boxeurs de dernière catégorie dont Brian Yates, qui à vingt et un ans était arrivé à mettre fin à la carrière d'Earnie Shavers (cinquante ans) au casino de Baraboo (Wisconsin), il alterne le médiocre et le surprenant. Comme contre Lennox Lewis, il lui arrive de s'en sortir avec un seul coup, mais ça devient de plus en plus difficile. Il voyage aux quatre coins de l'Union, en Turquie, en Allemagne, en Pologne.

À presque cinquante ans, il dispute trois combats en Pologne, premier combat, perdu, contre Krzysztof Zimnoch, lors de la même réunion, son fils Elijah « The Real » perd contre un dénommé Marcin Rekowski qu'Oliver rencontre et bat neuf mois plus tard avant de perdre le combat revanche.

En juillet 2018, « Le Taureau atomique » devait rencontrer Jamal Woods (28 ans), mais bien que la Commission du Texas ait autorisé le combat, McCall trouvera plus prudent de faire l'impasse et de ne pas se présenter à la pesée. Quelques mois plus tard, il bat Larry Knight (16 défaites sur 20 combats) à Corpus Christi, fin mai 2019, il bat Hugo Lomeli au Mexique.

Depuis, plus de nouvelles de celui qui se vante de ne pas avoir mis un genou à terre en 300 rounds disputés face à Mike Tyson lorsqu'il lui faisait office de *sparring-partner*.

McCallum (Mike)

Le « Bodysnatcher » n'a pas tout à fait la place qu'il mériterait, bien que tout un chacun reconnaisse qu'il était un technicien hors pair et que ses dons remarquables pour le combat au corps lui permettaient d'étouffer en douceur ses adversaires les plus coriaces, on ne lui accorde pas volontiers pour autant le rang qui est le sien, et pourtant, Mike McCallum a été champion du monde dans trois catégories : quatre ans en super-welters, deux ans en poids moyen, un an en mi-lourd : en définitive, sans doute, l'un des meilleurs poids moyens des cinquante dernières années.

Né à Kingston en Jamaïque, le 7 décembre 1956, 250 combats amateurs, 10 défaites. En 55 combats professionnels, Mike McCallum n'a perdu que 5 combats, la plupart alors qu'il avait largement dépassé l'âge limite... « À partir de trente ans, l'homme n'est plus fait pour la guerre », a écrit Napoléon, Mike McCallum a mis la marque plus loin, il avait trente-neuf ans lorsqu'il a perdu face à Fabrice Tiozzo, presque quarante lorsqu'il a été battu par Roy Jones Jr et un peu plus pour son troisième et dernier combat contre James Toney. Il n'a perdu aucun d'entre eux avant la limite.

Mike McCallum regrette un peu de n'avoir pu être qu'un très bon boxeur alors qu'il aurait pu être une star s'il avait rencontré Thomas Hearns, Roberto Duran ou Ray Leonard.

Désormais entraîneur à Las Vegas.

McCarthy (Paul)

Artiste américain, né en 1945 à Salt Lake City, l'une des stars de la scène californienne (sexe tabou, chaos critique, chamanisme punk, caca-boudin, etc.) *ex-aequo* avec Mike Kelley. Familier des abonnés du *Figaro Magazine* pour avoir essayé en 2014 de leur faire prendre un plug anal géant (vert) installé Place Vendôme pour un arbre de Noël. En 1973, alors qu'il est encore étudiant section cinéma de l'Université de Californie, il réalise une performance intitulée *Rocky* (pour mémoire, le film de Sylvester Stallone sortira sur les écrans en 1976). Entièrement nu, si ce n'est une paire de gants de boxe mal lacés, un masque grotesque dissimulant son visage, filmé dans une arrière-cuisine mal éclairée, il se frappe sans interruption pendant 21 minutes et 14 secondes. De temps à autre, pour rompre le rythme, il se macule la bite et le cul de ketchup et se branle mollement. Plutôt

désuet que décalé, presque aussi ennuyeux qu'un combat de boxe ennuyeux et plutôt moins transgressif. Bizarrement inoffensif... à quoi bon !

McClellan (Gerald)

« La boxe, c'est la guerre
et quand vous allez à la guerre,
vous devez être prêt à mourir. »

Gerald McClellan

De la guerre, celle qu'il a menée contre Nigel « The Dark Destroyer » Benn, Gerald « G Man » McClellan est revenu, après onze jours de coma, handicapé à vie : aveugle, quasiment sourd et ses capacités cognitives largement entamées. Il a besoin de soins permanents, sa sœur Lisa s'occupe de les lui prodiguer à Freeport (Illinois). Étrangement, alors qu'il est lourdement handicapé, qu'il ne quitte plus guère son fauteuil roulant et qu'il a récemment subi une colostomie, il apparaît comme plus humain aujourd'hui qu'il ne l'était hier alors qu'il était tout à fait valide et même un peu trop. Pour qui connaît le passé de « G Man », il n'est pas interdit d'avoir la même réaction à son égard que celle des ennemis de la corrida chaque fois qu'ils apprennent qu'un *matador* s'est fait embrocher... « Bien fait pour sa gueule ! »

Son père, Emmite, lui avait offert ainsi qu'à son frère, Todd, une paire de gants de boxe pour Noël, son oncle, Cornelius, avait été boxeur (12 combats, 11 victoires), son cousin germain, Donnie « The Spoiler » Penelton, est célèbre à sa manière : 167 défaites ! Cela plante le décor... on n'est pas chez les intellos, on n'est pas non plus chez les sauvages du fin fond de la brousse, on est ailleurs, dans un *no man's land* où rien n'obéit à rien, où l'on pense à une seule chose comme dans un camp de réfugiés, comme dans un ghetto : survivre, serait-ce en tuant le type de la tente à côté et piquer le duvet de celui de la couchette au-dessus pour faire bonne mesure. Dès l'âge de 5 ans, Gerald et Todd avaient footing obligatoire : 5 kilomètres tous les matins, le reste à l'avenant. Élevés en férocité, les McClellan sont féroces, Todd préférera s'orienter – c'est là où la pente naturelle d'ordinaire mène – vers la criminalité banale menant tout droit à la case prison. De son côté, entraîné par Emanuel Steward au Kronk Gym, Gerald, doté par la nature d'un punch invraisemblable, n'en démord pas, il sera le nouveau Thomas Hearns, et les choses en prennent rapidement le chemin : 10 premiers combats, 10 victoires avant la limite, 7 au premier round, les autres au deuxième. Un bref coup d'arrêt, 2 défaites aux points, et ça repart : 12 combats suivants, 12 victoires, 10 avant la limite, 6 au premier round.

Championnat du monde WBO, poids moyen, John « The Beast » Mugabi est K.-O. à la première reprise ; quatre combats plus tard, tous gagnés avant la limite, trois au premier round, McClellan rencontre Julian Jackson pour le titre WBC. Le boxeur des Îles Vierges est considéré comme l'un des plus gros frappeurs de l'époque (une seule défaite en 47 combats, 44 victoires avant la limite), l'épouvantail des Îles est K.-O. à la 5^e reprise, il sera K.-O. à la première lors du combat-retour.

Rien ne semble pouvoir résister à McClellan.

Hors du ring, « G Man » est plus inquiétant encore. Sa passion ? les combats de chiens. Il élève des pitbulls et se balade partout avec sa meute de fauves vicieux même quand on ne lui demande rien. Il participe aux réunions clandestines où s'étripent les pit's devant une foule de crétiens sapés comme pour tourner un clip. Lorsque l'un de ses chiens perd, il l'abat d'une balle de 9 mm dans le crâne. Il achète un labrador pour l'offrir en sacrifice à Deuce, son pit' préféré... « Un pit' c'est comme un boxeur, il a besoin de faire couler le sang ! » Quand on lui demande pourquoi il a soigneusement scotché la gueule du labrador avant de l'envoyer au massacre, il répond qu'il n'allait pas risquer de faire infliger une seule égratignure à son champion par un chien de merde ! De passage à Miami, il écrabouille, pour rigoler, les flamants roses qui déambulent... ça décore la calandre de sa Mercedes verte ; il sème quelques gosses à droite à gauche (trois au bas mot) ; avant

de monter sur le ring, il mate des films X à la télé ou des combats de chiens (rien ne dit s'il se branle à la vue du spectacle, mais on suppose qu'il y a un rapport).

Il ne faudra pas compter sur son manager pour lui inculquer les notions de savoir-vivre qui lui manquent, de 1969 à 1989, Stan Jackson (*alias* Stan White, *alias* Jack Jackson) a été arrêté huit fois. Accusé de vol à main armée en 1970, il a été condamné à vingt ans de prison en 1971 avant d'être relâché sur parole en 1975. Il fait un bref passage sur le ring : 25 combats, 23 défaites dont 18 au premier round ! ce qui ne l'empêche pas, depuis Milwaukee (Wisconsin), de s'occuper de boxe et de boxeurs en tant que manager, entraîneur, soigneur et agent, l'un des pires personnages que l'on puisse imaginer dans un milieu où la concurrence est rude, sa licence lui sera finalement retirée en 2002. Emmanuel Steward et Willie Brown étant indisponibles, c'est avec lui que Gerald McClellan s'envole pour Londres afin de disputer le championnat du monde de la catégorie supérieure, les super-moyens, contre Nigel Benn, tenant du titre WBC. Le combat est organisé conjointement par Frank Warren et Don King, il doit avoir lieu à la London Arena, le 25 février 1995.

L'issue du combat ne semble faire aucun doute aux yeux des spécialistes, la cote est de 3 contre 1 chez les *bookmakers*, la seule chose qui peut faire débat, c'est de savoir à quelle reprise le *destroyer* va couler corps et biens. Cela manque être à la première minute de la première reprise, à peine le gong a-t-il retenti que McClellan se rue sur Benn et l'envoie littéralement valser au travers des cordes. Trente-cinq secondes après le début du combat, le pauvre Benn se retrouve étendu sur les écrans de contrôle des journalistes. Heureusement pour lui, l'arbitre, Alfred Asaro, le compte suffisamment lentement pour qu'il puisse remonter sur le ring.

Nigel Benn récupère.

« G Man » frappe...

Le « Dark Destroyer » frappe en retour.

Deux chiens.

Enragés.

Deux pitbulls

Féroces.

À toi !

À moi !

Benn est compté une deuxième fois au 8^e round.

Avantage McClellan, mais lors de sa carrière, « G Man » n'a jamais dépassé le 8^e round, au 10^e, sur un coup, c'est lui qui met un genou à terre.

Il se relève à 7, reprend, mais met de nouveau un genou à terre et se laisse compter 10.

De retour dans son coin, il glisse de son tabouret.

Inconscient.

Depuis le combat Eubank/Watson, les Anglais ont compris qu'il ne fallait pas plaisanter avec l'assistance médicale. Docteur, minerve, oxygène, brancard, ambulance, hôpital. Le docteur John Sutcliffe opère McClellan, trois heures et demie à transpirer sur le billard pour réduire le caillot de huit centimètres sur six qui se diffuse à l'intérieur du crâne du boxeur. Pendant ce temps, Nigel Benn s'est évanoui d'épuisement dans les vestiaires de la London Arena... hospitalisé dans le même établissement que son adversaire malheureux ! Le lendemain matin, requinqué, il aurait présenté ses excuses à McClellan pas vraiment remis.

Générique des documentaires à suivre

Les polémiques peuvent donc, désormais, se multiplier à l'envi sur fond de déclarations et de constatations étranges pour le moins contradictoires sinon paradoxales.

* Pendant le combat, Ferdie Pacheco, d'ordinaire mieux inspiré, déclarera qu'il n'a jamais vu de *knock-down* puis de *knock-out* plus étranges, soupçonnant même – on ne peut être plus lucide

– McClellan d’avoir abandonné (il est vrai que McClellan planté sur un genou a l’air de parfaitement maîtriser la situation alors qu’en réalité il est déjà ailleurs).

* Le combat achevé, Don King, humaniste en chef, a couvert d’insultes le coin de « G Man », accusant McClellan dont les chiens ne se dégonflaient jamais de s’être dégonflé « comme un chien ».

* On a pu trouver étrange que McClellan qui pouvait difficilement faire la limite des moyens se pointe bien en-dessous de la limite des super-moyens et que, dans les vestiaires, il se bande les mains lui-même alors que l’opération est particulièrement délicate, surtout pour un puncheur.

* Des sources non-identifiées font état de déclarations pour le moins inquiètes de McClellan à partir de la deuxième reprise : « Y a un truc qui va pas ! »

* Lisa, la sœur de McClellan, affirmera qu’à partir de la 6^e reprise, son frère avait manifesté son désir d’abandonner et que Stan Johnson y avait opposé une fin de non-recevoir.

* Tarick Salmaci qui avait servi de *sparring-partner* à McClellan avait été surpris de voir ses yeux partir dans tous les sens sur l’un de ses directs alors qu’il portait un casque... « C’était lui le champ’ et je l’avais sonné avec des gants de 16 onces... c’était bizarre ! ils ont arrêté la séance. J’ai vu le combat... j’ai vu ses yeux... c’était du pareil au même ! »

C’est pas moi !

* L’arbitre, Alfred Asaro, sera très critiqué par le coin de McClellan pour avoir compté lentement lorsque Nigel Benn a été projeté hors du ring à la première reprise et lorsqu’il a été compté de nouveau à la huitième et pour avoir plusieurs fois repoussé « G Man » alors qu’il était en position de couler le « Dark Destroyer » ; il sera très critiqué également pour ne pas s’être rendu compte que McClellan était hors d’état de continuer bien avant d’être compté pour la dernière fois.

* Les hommes de coin de McClellan, Stan Johnson à leur tête, feront également l’objet de nombreuses critiques, on leur reprochera d’être restés sourds aux demandes du boxeur et, surtout, de ne pas s’être rendu compte par eux-mêmes de son état.

* Son adversaire (après tout, l’arme du crime, c’est lui !) a été soupçonné de s’être « fait aider » et d’avoir simulé l’évanouissement pour échapper au contrôle anti-dopage. Il fermera la porte à tout débat possible en déclarant : « Je préfère que ce soit lui que moi ! » Sur ce point précis, comme sur les autres, d’ailleurs, il n’y a rien à lui reprocher.

Le public avait assisté à un combat formidable, les journalistes ont pu faire jouer les grandes orgues.

Personne n’est vraiment responsable.

En tous les cas, personne n’est coupable.

Et pourquoi est-il mort ?

Pour rien sans doute... ou peut-être pour que certains encaissent ce qu’ils avaient à encaisser alors que lui-même encaissait ce qu’il fallait qu’il encaisse.

Quid de la suite ?

La suite est, évidemment, un épouvantable merdier avec, en arrière-plan, Gerald McClellan Jr, affûté comme un chat maigre, tatoué, des pitbulls camouflés dans la cave qui sourit – narquois – au fond de l’impasse... « Vas-y mec ! Fais le mariolle... si tu nous emmerdes, tu vas y avoir droit et ça fait pas du bien, crois-moi ! »

Pour « G Man » bien sûr, qui se retrouve coincé à vie sur un fauteuil roulant, aveugle, sourd à 80 %, une poche branchée sur le colon, et ne comprenant pas, tout au moins au début, pourquoi quelqu’un a coupé l’électricité, pourquoi l’éclipse s’éternise, et ensuite comment il a bien pu en arriver là : « J’ai perdu, hein... c’est ça ? C’était quoi ? une droite ? une gauche ? un coup de

boule ? » Étrangement, tout le monde lui ment à ce propos comme si cela faisait une différence : « T'as pas été K.-O., t'es revenu dans ton coin et puis tu t'es évanoui... »

Par miracle.

Pour son entourage évidemment, dans un premier temps, ce sont ses sœurs, Lisa et Sandra, qui s'y sont collées avant que Sandra n'ait besoin d'une greffe du rein et se révèle incapable d'assurer ce qu'il faut assurer : des soins continuels et une présence quasi-permanente. Tout cela sans compter les embrouilles financières afférentes : sur la bourse de 200 000 dollars que devait toucher McClellan, il s'avère que, les différentes retenues d'usage opérées, il ne reste plus que 54 000 dollars ; 119 000 dollars auraient été versés à Emanuel Steward qui, pour sa part, déclare n'avoir rien reçu du tout ! Le père de McClellan recevra un premier versement en liquide d'un montant de 25 000 dollars de la part de Don King plus un nouveau versement d'une somme équivalente, en chèque, Emmite disparaîtra ensuite dans la nature, laissant ses fi-filles s'occuper du fiston. Régulièrement, elles font appel à la générosité du milieu, la survie de McClellan coûte 75 000 dollars par an à la communauté, les premiers temps, le milieu a répondu présent et puis, il s'est lassé...

Ceux qui croient à la charité peuvent adresser leurs dons au : Gerald McClellan Trust. 839 East Wyandotte Street. Freeport. Illinois (61032).

Sinon... « Bien fait pour sa gueule ! »

Qu'il crève !

McCoy (Kid)

Le *vrai* McCoy, c'est lui, et il s'appelait Norman Selby. Ça commence mal, ça finira pire, le tout construit une légende, celle de Kid McCoy qui, ce n'est pas ordinaire, ira même jusqu'à laisser une trace dans la langue. L'expression « The Real McCoy » est souvent employée alors que le locuteur ignore à qui elle se réfère, pour désigner quelque chose de « vrai », d'authentique ; le paradoxe étant que son étymologie est sujette à caution, l'expression est apparue aux États-Unis alors que Kid McCoy était âgé de neuf ans et que, même si l'on fait l'impasse sur cette chronologie fautive, il faut savoir que McCoy a construit sa vie sur l'illusion, la tromperie et le mensonge.

Il n'empêche que deux anecdotes ont établi la légende.

UN

Kid McCoy flirte dans un bar avec une blonde, un costaud s'approche du couple et commence à draguer la blonde.

– Casse-toi pauvre cloche ! J'suis Kid McCoy !

– C'est ça... si toi, t'es McCoy, moi, j'suis Abraham Lincoln.

Effectivement, McCoy ne ressemble pas vraiment à un boxeur, mais la droite qui atterrit à la pointe du menton du sceptique est bien celle d'un type qui gagnera 64 combats avant la limite sur les 107 qu'il disputera.

Quand saint Thomas qui ne croit que ce qu'il voit est revenu à lui, il se serait écrié en se massant le menton : « C'était bien le vrai McCoy ! »

DEUX

Un type se prétend le « vrai » McCoy en présence du « vrai » McCoy. Le vrai McCoy envoie le faux McCoy balayer la sciure du bar avec le fond de son pantalon avant de déclarer face à l'assemblée émerveillée : « C'est moi le *vrai* McCoy ! »

Real McCoy ou pas, hormis son titre de champion du monde qu'il ne défendra pas une seule fois et son goût pervers de se battre avec des types pesant vingt ou trente kilos de plus que lui, Norman Selby dit Kid McCoy est célèbre pour avoir inventé le « tire-bouchon », manœuvre consistant à effectuer *in extremis* une rotation du poignet lorsque l'on porte un coup. Kid McCoy disait avoir observé cela en regardant son chat jouer avec une balle et vérifié ensuite son efficacité au combat. Sur le ring, McCoy employait tous les moyens possibles et imaginables : faire semblant d'être malade en se poudrant le visage, semer des punaises sur le tapis du ring après s'être aperçu que son adversaire boxait pieds nus, enduire ses gants de liniment. Malin comme un renard, adroit comme un singe, il était capable de déconcentrer n'importe qui sous les prétextes les plus fallacieux... « T'as ton short qui tombe », « T'as vu la fille au deuxième rang ? » Docteur Jekyll et Mister Hyde, Kid McCoy était aussi imprévisible dans la vie qu'entre douze cordes. Arsène Lupin à l'occasion : 80 000 dollars de bijoux mystérieusement disparus de la chambre de la Princesse von Thurn und Taxis alors que le Kid séjourne dans le même hôtel d'Ostende... libéré faute de preuves. Arlequin, Frégoli, acteur pour David W. Griffith, il a été l'ami de Charlie Chaplin et celui de Maurice Maeterlinck. Casanova, gigolo sans gêne, marié dix fois dont trois avec la même femme, il finira par prendre en otage douze personnes dans la boutique d'un type dont il avait révolvérisé la femme la veille. Emprisonné à Saint-Quentin, il en sera libéré six ans plus tard pour bonne conduite.

Employé comme jardinier par Henry Ford quelques années, il s'occupera d'enseigner aux jeunes gens voulant bien l'écouter le précepte qui lui avait valu d'éviter quelques ennuis : « ne jamais avoir confiance en personne » ; il sauvera onze personnes de la noyade et finira par se suicider en avril 1940 dans une chambre de l'hôtel Deller à Detroit en avalant une poignée de somnifères.

Il avait laissé une lettre pour expliquer son geste : « Désolé, mais je ne peux plus supporter la folie du monde. »

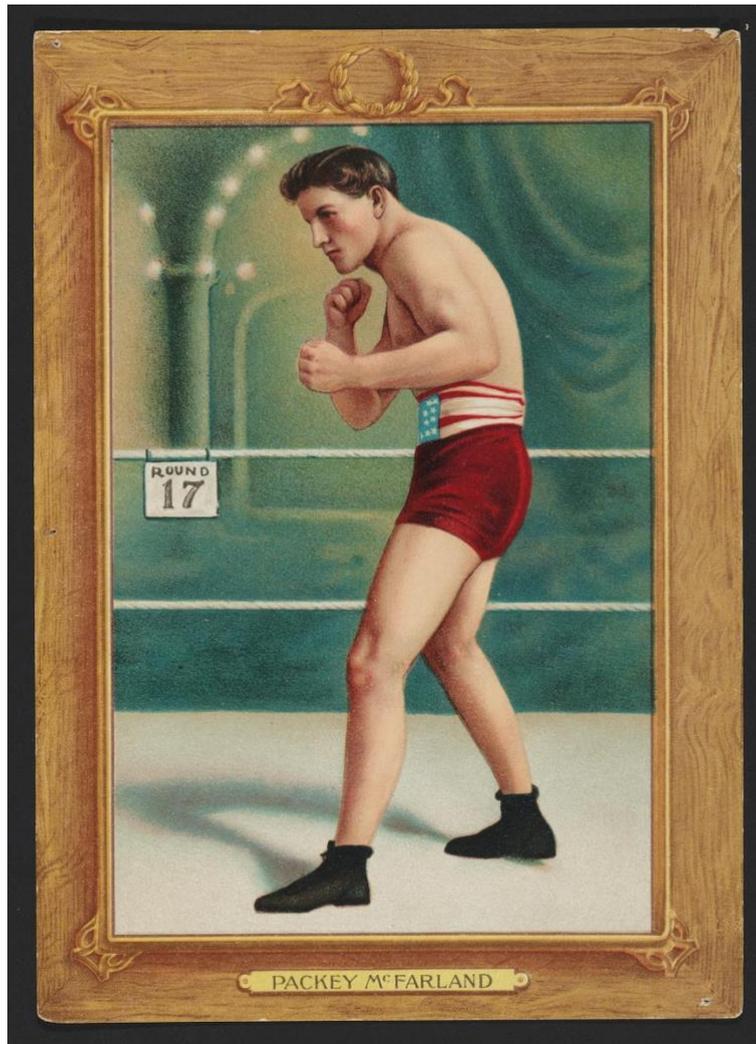
Elle était signée Norman Selby.

McCullough (Wayne)

Sans doute l'un des seuls boxeurs à avoir été autorisé à monter sur le ring alors qu'un scanner avait établi qu'il souffrait d'un kyste au cerveau de localisation incertaine.

Médaille d'argent aux Jeux olympiques de Barcelone, 319 victoires pour 11 défaites en amateur. Incroyable encaisseur, l'Irlandais a tenu la distance face à deux boxeurs devant lesquels personne ne tenait la distance : Erik Morales et Nassem Hamed...

McFarland (Packey)



Ses adversaires le touchaient une fois, quand il leur tendait ses gants avant que le combat ne commence, après, ils ne le voyaient plus. Il a commencé sa carrière à quinze ans, sur 104 combats il en perdra un seul, l'année de ses débuts (1904). Il n'aura jamais l'occasion de disputer un championnat du monde ; il promenait sur les rings l'indifférence vaguement méprisante de celui qui sait. C'est un Matt Wells ensanglanté qui lui rendra l'hommage le plus juste à l'issue de leur combat au Madison Square Garden : « J'aurais pas pu l'atteindre avec un fouet ! »

McGovern (Terry)

Du temps où Brooklyn n'était pas *hype*, Brooklyn était fier du pont le reliant à Manhattan, des Dodgers, de Coney Island et de Terry Mc Govern... c'était du temps d'avant les brasseries artisanales, des *Beds & Breakfast*, des barbiers bio, des barbues vegan, des boutiques de tatouage, du temps où Brooklyn était Brooklyn, du temps où Terry McGovern était un monument de la capitale irlandaise que l'on pouvait visiter, et aller voir massacrer ses adversaires.

« Terrible » a fait ses débuts au Brooklyn's Jackson Club alors qu'il venait tout juste d'avoir dix-sept ans. Le combat sera suffisamment sanglant pour que les Irlandais se pressent tous pour assister au deuxième et, ensuite, aux suivants. Le style de McGovern leur plaisait... le même que dans les bars, le même que dans les impasses, le même qu'à la maison, à la portée de tout un chacun pourvu que l'on soit irlandais et que l'on ait un coup dans l'aile... pas question de boxer, juste le plaisir de se battre.

Champion du monde poids coq en 1899, champion du monde poids plume en 1900, mort en 1918 à... Brooklyn !

McGregor (Conor)

Hipster irlandais, acteur dans les publicités de [Burger King](#).

McGuigan (Barry)

« Pourquoi j'suis boxeur ? J'peux pas être poète, j'sais pas raconter. »
Barry McGuigan

On a tendance à oublier que, durant la période où Barry McGuigan boxait, 434 personnes ont été tuées en Irlande lors des affrontements entre communautés. Pas les mêmes noms ! pas les mêmes prénoms ! pas les mêmes oriflammes ! pas le même accent ! pas le même Dieu ! pas la même armée ! pas les mêmes milices ! Ceux d'ici et ceux de là-bas à une rue près, d'un trottoir à un autre... « nous » et « eux » comme une seconde nature, les bombes et les balles pour les séparer une fois pour toutes et, quelquefois, pourtant, des chanteurs et des sportifs aimés par les uns et par les autres.

Barry était né à Clones à la frontière entre le Nord et le Sud, mais quand il montait sur le ring, il ne portait pas de vert, ni de blanc ni d'or, les couleurs « tribales » des deux Irlandes, au lieu de cela il avait fait broder la colombe de la paix sur son short. Si son grand-père avait fait partie de l'IRA, Barry était marié à une protestante, il avait disputé le championnat de Grande Bretagne et les deux communautés venaient le voir boxer... « Laissons Barry se battre à notre place ! » Dans les cœurs irlandais, il n'y avait que Georges Best qui pouvait lui disputer la première place comme, plus tard, Brian O'Driscoll.

Le 8 juin 1985, pour son championnat du monde au Loftus Road Stadium de Londres, comme d'habitude avant un combat, Barry McGuigan avait prié avec le père Brian d'Arcy dans les vestiaires. Pas d'hymnes, mais son père, Pat McGuigan, qui avait représenté l'Irlande à l'Eurovision en 1968, chantant *Danny Boy** alors qu'à le regarder on comprend vite que l'on vient de lui enlever sa perfusion et que l'on va la lui replacer une fois la musique tue. Irvine Welsh, l'auteur de *Trainspotting*, raconte qu'il a vu son père pleurer pour la première fois ce soir-là en écoutant Pat McGuigan chanter et la foule reprendre [Danny Boy](#) en chœur. Vainqueur aux points d'Eusebio Pedroza qui défendait son titre pour la vingtième fois, McGuigan, nouveau champion du monde poids plume, est accueilli à l'aéroport de Belfast par 75 000 personnes, catholiques et protestants bras-dessus-bras-dessous. Il disputera sa première défense dans la même ville et la deuxième à Dublin. Incommodé par la chaleur, il perdra son titre contre Steve Cruz sur le parking du Cæsars Palace de Las Vegas. Après avoir effectué en 1988 un court *come-back* achevé en 1989 après sa seule défaite avant la limite (arrêt sur coupures), il s'occupera de boxe et de boxeurs.

* Comme le ridicule ne nuit jamais à la boxe, les cheveux et la moustache teints à l'encre noire, Pat loupe les premières mesures de la chanson.

« Le problème avec la boxe, c'est que ça finit mal. »
Barry McGuigan

Barry a eu son compte de malheurs, son père est mort un an après qu'il eut été sacré champion du monde ; son frère Dermot s'est suicidé ; sa fille Danika était leucémique et, surtout,

Young Ali, l'un de ses premiers adversaires, est tombé dans le coma après leur rencontre avant de mourir cinq mois plus tard sans avoir jamais repris connaissance.

McLarnin (Jimmy)

Il n'est pas certain qu'il ait été anti-sémite, mais il a battu un bon paquet de boxeurs juifs : Joe Glick, Joey Sangor, Sammy Fuller, Sammy Mandell, Ruby Goldstein, Al Singer, sans compter le roi David : Benny Leonard, qui n'était plus de la toute première jeunesse. Barney Ross lui fera payer cet acharnement.

Si l'on peut compter McLarnin parmi les boxeurs victimes de la maladie d'Alzheimer, on peut faire remarquer qu'il est mort à 96 ans.

McNeeley (Peter)

« Il boxe pas, il se bagarre ».
Vinnie Vecchione

Deux milliards de personnes l'ont vu boxer 89 secondes. Pour cette minute et demie de présence face à Mike Tyson, Peter McNeeley a touché la bagatelle de 540 000 dollars.

« C'était comme si j'avais gagné à la loterie ! »

Effectivement. Et effectivement deux milliards de téléspectateurs se sont fait baiser en achetant leur billet de loterie... bien fait pour leur gueule ! ils avaient été prévenus. Cette rencontre était une escroquerie voyante qui crevait les yeux de tout le monde et de n'importe qui. D'un côté, Mike Tyson, ancien champion du monde, fraîchement libéré du pénitencier de Plainsfield (Indiana) où il avait purgé trois ans de prison pour viol, et de l'autre Peter Mc Neeley, 35 combats, 34 victoires (dont 28 par K.-O.) ! 34 victoires contre des types de la trempe de Phil Prince (1 combat, 1 défaite), Jesus Rohena (2 combats, 2 défaites), Fabian Arroyo (3 combats, 3 défaites), John Basil Jackson (4 combats, 4 défaites), Van Dorsey (5 combats, 5 défaites). L'un de ses plus dangereux adversaires, Lorenzo Poole, pouvait s'enorgueillir du palmarès parfait pour un type ayant disputé 12 combats... 12 défaites, toutes par K.-O. S'il fallait résumer, le palmarès des adversaires que McNeeley avait rencontrés lors de sa première année chez les professionnels s'élevait à 52 défaites et aucune victoire.

Don King avait été chercher l'Irlandais à la généreuse mandibule au fin fond de Medfield (Massachusetts), sachant qu'il ne représentait aucun danger pour Iron Mike et que plus c'est gros plus ça passe. Don King est le genre de type capable de vendre un congélateur à des Esquimaux et du sable aux Berbères, alors vendre un combat aussi déséquilibré que Tyson/McNeeley à des naïfs sera pour lui un jeu d'enfant... la preuve : le *mismatch* générera la bagatelle de 96 millions de dollars suivant le principe dit de Vecchione : « Il ne faut pas sous-estimer le nombre de crétins blancs capables de croire en un grand désespoir blanc. »

Les journalistes auront beau s'en donner à cœur joie aux dépens de ce brave McNeeley : « Aussi dangereux qu'une *piñata* », « Le plus célèbre boxeur caucasien depuis Tonya Harding », rien n'y fera, tout le monde aime croire à ce en quoi il ne croit pas et le hold-up du siècle aura bien lieu le 19 août 1995 au MGM Grand Garden de Las Vegas... 16 113 places assises, les fauteuils de ring à 1 500 dollars, les places les moins chères à 200 dollars (recette : 14 millions de dollars), et Papa sur le canapé du salon ayant commandé une pizza quatre fromages, un pack de Coors et réglé 54 dollars 95 pour le plaisir de voir la lune à un mètre !

Évidemment, le combat sera grotesque, à peine le gong aura-t-il fini de retentir que McNeeley se précipite sur Tyson, comme s'il avait hâte d'en finir, souhait à moitié exaucé, sept secondes après le début du combat, il est déjà au tapis ! L'Irlandais au poitrail velu se relève comme un ressort, sagement, Mills Lane le compte debout... huit!... et rebelote, l'Irlandais à forte

mâchoire fonce sur Tyson... « Je voulais lui faire ce qu'il avait fait à tous ses adversaires, personne lui avait jamais fait ça... le bousculer », théoriquement, ce n'aurait pas été mal vu, sauf que McNeeley n'était même pas capable de bousculer sa grand-mère. Uppercut du droit de « Kid Dynamite », McNeeley, les yeux dans le vague, retourne au tapis, son entraîneur, Vinnie Vecchione (« Vinnie est un père pour moi ! »), jette l'éponge pour préserver les chances de son boxeur de disputer quelques combats encore.

La messe est dite !

Don King ne se démontrera pas : « Ce soir, je vous ai donné de l'émotion ! du spectacle ! Peter a donné des coups dans tous les sens... personne a jamais fait ça devant Mike... c'était la plus terrible bagarre que l'humanité ait jamais vue... peu importe que ce n'ait pas duré longtemps ! »

Budd Schulberg titrera « The Softer They Fall » son article pour *Boxing Illustrated*.

Un an après le combat, Peter McNeeley vit dans une *crackhouse* à Brockton... « J'ai un problème avec l'alcool et la drogue depuis que j'ai dix ans ». Vinnie Vecchione est mort d'une attaque deux semaines avant que sa femme ne meure d'un cancer...

Le pognon s'est évaporé, Peter McNeeley retourne au turbin... seize combats, cinq défaites dont une devant Eric « Butterbean » Esch au Mandala Bay de Las Vegas.

Il habite Norwood, il essaie de s'occuper de sa fille, Nadiya, du mieux qu'il peut (la mère a fait la malle) et d'encourager les jeunes à ne pas boire ni se droguer.

C'est pas gagné.

McNeeley (Tom)

Fils d'un ex-champion de Nouvelle Angleterre, père du précédent, meilleur que son père, meilleur que son fils (ce qui n'est pas très difficile) bien qu'il soit surtout célèbre pour avoir subi onze *knock-down* (peut-être douze ou même treize d'après ses propres dires... « Sur ce coup, les journalistes ont été sympas avec moi ! ») face à Floyd Patterson. À l'époque, Tom était invaincu et avait eu droit à la couverture de *Sports Illustrated*.

Battu par tous les bons boxeurs qu'il a rencontrés : Jose Torres, Oscar Bonavena, Willie Pastrano, mais Tom McNeeley compte des victoires sur George Logan, Willie Besmanoff et Duke Sabedong qui rencontreront plus tard un dénommé Cassius Clay. Il a même battu (K.-O. à la 9^e reprise) Tunney Hunsaker que le même Clay rencontrera six mois plus tard, pour son tout premier combat professionnel qu'il ne gagnera qu'aux points.

Alcoolique, il se reconvertira, comme de juste, en éducateur spécialisé en alcoolisme.

Médina (Théo)

« Théo Médina ! "C'est lui !" »

Mais Théo Médina "C'est aussi l'autre !" »

Jacques Marchand

Père espagnol (Segundo), mère gitane (Felicja), né dans une roulotte le 24 juin 1918 à Sainte-Parize-le-Chatel (58490). Enfance pittoresque dans la zone où, pour se distraire, il assomme un type à l'aide d'un tuyau en plomb ; revenu à lui, le type l'attendra un mois pour le décapiter avec un sabre. Le type s'appelle Julien Demay, il sera condamné à mort pour avoir commis cinq meurtres au lendemain de la libération de Paris. Théo arrête les études avant le certif pour devenir le plus jeune entrepreneur de bonneteau de la Petite Ceinture et de ses environs, il échappe de justesse à la maison de correction de Belle-Isle-en-Mer ; à seize ans, il enlève sa première « femme »... quinze ans ! Maurice Guérault, l'entraîneur du Ring de Pantin, le prend sous son aile, premier combat après cinq mois d'entraînement, première victoire, il repart avec une tête de veau sous le bras. Il

effectuera son service militaire au sein de la Quatrième division blindée de Lunéville pendant la drôle de guerre qu'il finit réformé, mais décoré.

Durant l'Occupation, Médina commence à noyer ses excentricités dans les bulles et la fumée des cigares : sa jument l'accompagne en boîte de nuit, il se bagarre aussitôt qu'il en a l'occasion, surtout en dehors du ring où, par ailleurs, il brille du plus vif éclat. En ces temps troubles, il essuie quelques rafales de « mitraillette », il est arrêté comme trafiquant puis comme agent de la Gestapo, mais le Petit Prince (1 mètre 61) court les filles, culbute les femmes mariées, il vide les carafes, il emboutit les bagnoles (Ford, Georges Irat) jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que des épaves qu'il abandonne au bord des Nationales. Ses fréquentations laissent à désirer, quand il est en fond, il flambe, quand il est fauché, il tape. Les clubs... les boîtes... les filles... les maris jaloux... les amendes... les arcades ouvertes... les scandales... le pastis... les grands ducs... les petits matins... les coups foireux... les entraîneuses... la fumée des clopes, le champagne éventé, les nappes souillées, les nuits blanches (Théo n'a peur de rien, sauf du noir). Maurice Guérault qui meurt, le Ring de Pantin qui part à vau-l'eau. Les mariages foirés, les pensions alimentaires, les abandons du domicile conjugal, la fille négligée. Gilbert Benaïm lui confie : « Avec toi, je peux parler librement... entre truands, on se comprend ! » avant de ne plus rien lui proposer du tout. Un an avant qu'il arrête les frais, l'un de ses derniers adversaires, Jacques Bataille, lui conseille : « Couvrez-vous *Monsieur Médina* ! », preuve s'il en est qu'il est une fois pour toutes grillé.

On imagine de ce qui précède l'assiduité du « Petit Prince » à l'entraînement et la fortune mise de côté pour ses vieux jours qui, encore heureux, n'ont pas duré longtemps. Après avoir flambé l'équivalent d'un million d'euros, Le Petit Prince finira sa vie dans une chambre d'hôtel minable, porte de Clignancourt.

Son livre de souvenirs s'appelle *La Java* (Solar, 1970), il est plus ou moins le décalque de *Mes 421 coups*, souvenirs recueillis par Jacques Marchand (Société de Gestion d'Entreprises d'Édition, 1963), très supérieur à ce qui se publie d'ordinaire en France à propos de la boxe et des boxeurs.

Au final, 151 combats (92 victoires, 45 défaites, 14 nuls), 26 fois champion de France, premier Français de l'après-guerre à être sacré champion d'Europe (1947).

Théo Médina est mort à 64 ans. Il est enterré à Pantin.

Memorabilia

Tout peut faire *mémoire*, y compris le plus misérable : une cigarette signée par Muhammad Ali figure dans la vente de *The Palogger Collection of Muhammad Ali Memorabilia* (Christies Los Angeles, 19 octobre 1997, lot 33), y compris le plus grotesque : le morceau d'oreille d'Evander Holyfield mastiqué par Mike Tyson, récupéré par Mitch Libonati, a été acheté 20 000 dollars par un courtier en bourse de New York. On peut se poser des questions sur l'intérêt historique sinon décoratif d'une clope signée d'un paraphe hésitant ou d'une relique momifiée pouvant être formellement confondue avec un chewing-gum recraché par Lady Gaga, il n'empêche que ce marché peut permettre à des petits malins de se faire un peu de fric sur le dos de ceux qui le sont moins.

C'est toujours ça de gagné.

Les gants portés par Muhammad Ali lors de son combat contre Floyd Patterson (1965) ont été vendus aux enchères 989 000 euros en décembre 2019 ; comme Ali est l'homme de tous les records, sa ceinture WBC a été vendue 6,18 millions de dollars à Jim Irsay, propriétaire des Colts d'Indianapolis.

Mendoza (Daniel)

1764-1836. L'inventeur de la garde moderne : bras et jambe avant en avant, et de la boxe défensive : déplacements, esquives, blocages. Furieux de le voir pourrir le combat avec des astuces de ce genre,

John « Gentleman » Jackson l'attrapera par les cheveux, que le « Petit Juif » portait longs, pour le bourrer de coups ; depuis ce malheureux épisode, il est d'usage que les boxeurs portent les cheveux courts.

Mendy (Jean-Baptiste)

Il est des femmes trop belles qui n'enflamment pas le désir et des boxeurs trop parfaits qui n'enthousiasment pas les foules, Mendy fait partie de cette catégorie, comme autrefois Loucif Hamani. Dans la vie, jamais un mot plus haut que l'autre, sur le ring, un ensemble exceptionnel de qualités. S'il perdait, on pouvait compter sur lui pour analyser les raisons de sa défaite ; s'il gagnait, il se contentait de faire l'éloge de son adversaire. À l'arrivée, on aurait presque pu le confondre avec un joueur de tennis.

On l'a dit fragile, il s'est endurci, on a critiqué son physique un peu juste, il a forcé, jusqu'à se forger un corps si beau que l'on aurait dit un dessin de la Renaissance. Techniquement, il était à Fabrice Bénichou ce qu'Alexandre Vialatte est à Paul-Loup Sulitzer, mais Bénichou était fou, tatoué, piercé de partout, il a été champion du monde ou challenger au titre une douzaine de fois. Jean-Ba n'était jamais décoiffé et son short toujours repassé, à force d'application, il avait réussi à faire oublier qu'il était gaucher. Après un paquet de combats pro (soixante-sept), il lui arrivait de retrouver parfois la pureté des gestes d'un amateur.

À cause de tout cela, Mendy s'est retrouvé pratiquer, seul, sans haine et sans violence, un tout autre sport que la boxe. Ce qui l'intéressait c'était le « noble art », alors que la noblesse a été décapitée depuis belle lurette et que l'art c'est aussi la démesure.

Ce qui ferait plaisir aux gens qui ont de la morale, c'est que la vertu gagne dans un espace où le vice est si souvent récompensé. Pourquoi pas, après tout ? Ce ne serait pas si mal. Mais peut-être aurait-il fallu pour cela souhaiter à Mendy d'être plus fou et méchant qu'il ne l'était. Pour être champion du monde il vaut mieux être un sale nègre qu'un bon black qui retourne travailler comme magasinier chez Cora le lendemain de ses combats les plus difficiles. En naviguant entre les fédérations, Mendy a tout de même réussi à être (deux fois) champion du monde poids léger, mais à chaque fois pas trop longtemps.

Son adversaire n'a jamais été celui ou ce que l'on croyait, son adversaire c'était saint Jean-Baptiste.

Richard Bohringer, qui l'admirait tant, a mis quatre ans à venir à bout d'un cancer du système nerveux, Jean-Ba est mort le 31 août 2020, terrassé en deux mois par un cancer du pancréas.

Mennen

Merci, j'en avais bien besoin ! » Joe Frazier.

[Publicité](#)

Mercante (Arthur)

La référence des arbitres, pour les arbitres qui voudraient tous avoir la même carrière et pour les boxeurs qui voudraient tous être arbitrés par un type dans son genre.

Il était de Brockton, il était copain avec Rocky Marciano ; son oncle, Joe Monte, avait rencontré Max Schmeling et Jim Braddock avant d'être obligé d'arrêter (il n'y voyait plus que d'un œil) ; dans la marine, pendant la Seconde Guerre mondiale, il était sous les ordres de Gene Tunney, autant dire qu'un jour ou l'autre son destin le ferait se retrouver entre douze cordes.

Sa carrière a duré un demi-siècle, il a arbitré les plus grands : Ali, Benitez, Chavez, Duran, Foreman, Hagler, Trinidad, Tyson avec autorité, mais sans autoritarisme, toujours attentif sans jamais être interventionniste.

Pour son premier championnat du monde, il arbitrait le combat retour entre Floyd Patterson et Ingemar Johansson ; quand le Suédois est resté au sol, le sang coulant de sa bouche jusque sur le tapis, une jambe agitée de tremblements spasmodiques, il a pensé : « C'est bien ma chance, mon premier championnat, le type y passe ! » Il entendait Howard Cosell qui demandait à Whitey Bimstein, l'entraîneur de Johansson : « Il est mort ? Il est mort ? » et Bimstein lui répondre : « Ça pourrait... je lui avais dit de faire gaffe au crochet gauche ! »

Il ne faisait pas qu'arbitrer les combats, il les dirigeait : en janvier 2001, Zab Judah, sur le reculoir, essuie une terrible *bronca* au Madison Square Garden pendant son combat contre Reggie Green, Arthur Mercante lui conseille : « Frappez-le ! » Zab Judah lui obéit (« Ce type est une légende... il doit avoir raison ! ») et gagne avant la limite.

Il était toujours bien placé, mais il pouvait lui arriver de faire des erreurs, au dixième round du premier combat Ali/Frazier, en séparant les deux boxeurs, il met un doigt dans l'œil de Smokin' Joe (qui n'avait pas besoin de ça pour ne pas très bien y voir). Frazier se tourne vers son entraîneur, Yank Durham, et il lui dit : « Ils sont deux ! » avant de couvrir Mercante d'insultes.

Il se déplaçait comme un danseur, il a arbitré 145 championnats du monde et pris sa retraite à 81 ans, il est le premier arbitre à avoir été intronisé au *Boxing Hall of Fame*.

Vieux, il avait un faux air de Gianni Agnelli.

Père du suivant.

Mercante (Arthur Jr)

Fils du précédent.

Il semblerait que ses compétences soient beaucoup plus discutables que celles de son père. Arthur Mercante Jr a tendance à ne pas arrêter les combats lorsqu'il est largement temps de le faire, ou alors de les arrêter trop tard. C'est arrivé pour les combats Razor Ruddock/Michael Dokes (1990) ; Pernell Whitaker/Dyobelis Hurtado (1997) ; Michael Bentt/Andrew Hutchinson (2001) et c'est arrivé au moins une fois de trop le 26 juin de la même année lors du combat entre George « Khalid » Jones et Beethaeven Scotland qui n'avait pas boxé depuis 329 jours.

Dès le 5^e round, Max Kellerman, qui commentait la réunion pour ESPN 2, s'inquiète : « Ça suffit ! Ça suffit ! C'est comme ça que les gars sont sérieusement blessés ou qu'ils finissent comme Jimmy Garcia* ! »

Le docteur Rufus Saddler reste sans réaction.

Au 7^e, Kellerman insiste : « J'aime pas la façon dont il prend des coups quatre ou cinq fois par round... de plein fouet ! C'est l'accumulation de coups de ce genre qui mènent à ce que l'on ne veut pas entendre à propos de la boxe... ça m'inquiète, j'aime pas ça ! Le coin de Scotland devrait se poser des questions... est-ce que son boxeur peut encaisser ce qu'il encaisse ? est-ce qu'il ne va pas en souffrir plus tard ? »

Le neurologue Barry Jordan reste sans réaction.

Au 10^e, Kellerman n'en peut plus : « J'aime pas ça ! J'aime pas ce que je vois... combien de coups il a pris dans ce combat ? combien de coups de plein fouet il a pris ? »

Au bord du ring, les officiels continuent de rester sans réaction.

Sur le ring, Arthur Mercante fait pareil.

Quelques secondes après avoir été compté « Out ! », Beethaeven Scotland tombe dans le coma. Transporté à l'hôpital Bellevue, il mourra six jours plus tard.

Les officiels du NYSAC incompetents et corrompus en prendront pour leur grade, mais beaucoup de personnalités du milieu pensent qu'Arthur Mercante Jr ne devrait plus être autorisé à arbitrer.

Interrogé à propos de son attitude et de ses conséquences, Mercante Jr répondra qu'à son avis Scotland avait été davantage maltraité dans l'ascenseur et l'ambulance que sur le ring !

Après un autre arbitrage catastrophique lors du combat Yuri Foreman/Miguel Cotto, l'historien de la boxe Billy Calogero a même initié une pétition pour que Mercante Jr soit définitivement banni : « Je n'ai jamais vu un arbitre se comporter comme lui sur un ring... comme si le ring lui appartenait, je n'ai jamais vu un arbitre dire à un boxeur de la fermer ou lui demander de se battre, je n'ai jamais vu un arbitre renvoyer la serviette jetée par les hommes de coin d'un boxeur ! »

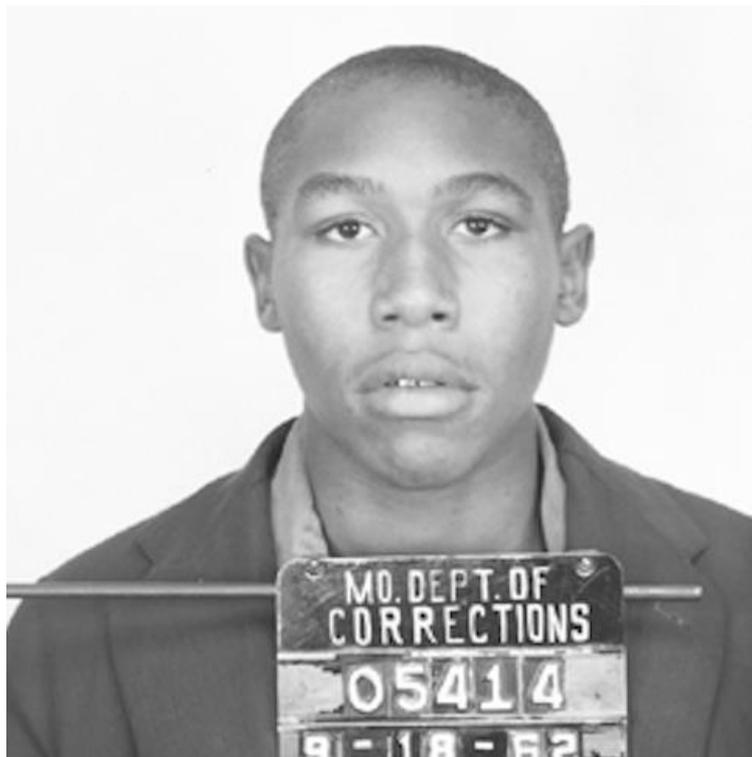
Arthur Mercante Jr continue d'arbitrer, on peut juste espérer (pour la boxe et pour les boxeurs) qu'il prenne sa retraite plus tôt que son père.

* Mort treize jours après son combat contre Gabriel Ruelas.

Merchant (Larry)

Commentateur vedette d'HBO de 1978 à 2015. D'après Floyd Mayweather Jr (qui s'y connaît), « Il y connaît que dalle ! »

Merritt (Jeff)



« Candy Slim » est l'un des personnages qui rendent l'histoire de la boxe proche du conte fantastique... le « Grand Méchant Loup », le chevalier sans tête, l'épouvantail, celui qu'il faut éviter, celui avec qui il ne faut jamais mettre les gants et qui, pourtant, disparaîtra un jour sans que l'on sache ce qu'il a bien pu devenir, c'est lui, Jeff Merritt. On dit qu'il serait mort, mais il ne l'est peut-être pas ou alors, il est encore vivant dans les poings d'un type qui, par hasard, un jour, à l'entraînement, décapitera le champion d'un coup, d'un seul... de préférence un crochet du gauche.

Le « vrai » Jeff Merritt était très grand, très mince, l'air nonchalant, une coupe afro de la dimension d'un nid de frelons, des côtelettes lui mangeant les joues, un faux air de Sly Stone, l'allure

d'une *rock-star*. Avant que Joe Louis ne l'en sorte au bout de vingt-neuf mois, il purgeait une peine de sept ans au pénitencier du Missouri pour attaque à main armée. Quelques personnes misent un peu d'argent sur lui : Henny Youngman, Bob Arum, et Don King l'a pris sous son aile. *Sparring* d'Ali, il a arraché le casque du *Greatest* sur un crochet, Angelo Dundee a préféré se priver de ses services et Bundini Brown s'est mis à traîner avec lui. Ils étaient aussi ivrognes l'un que l'autre, Candy Slim descendait les flacons de Robitussin cul-sec, à peine arrivé dans une ville son premier souci était de trouver de l'herbe.

L'histoire la plus connue à son sujet a eu lieu dans la ferme de Don King, Earnie Shavers s'y préparait pour son prochain combat contre Jerry Quarry sous la supervision d'Archie Moore. Merritt traînait dans le coin, Don King doit s'absenter, il donne ses instructions : « Earnie met pas les gants avec le grand type-là... il frappe comme une mule... compris ? » À peine King a-t-il tourné les talons que Shavers et Merritt s'expliquent sur le ring. À peine deux minutes après que les hostilités ont commencé, Shavers s'accoude aux cordes, il demande à Moore : « On dirait que je saigne... je me suis pas mordu la langue ? » Moore lui enlève son protège-dents, l'examine : « Je vois rien... ça saigne pas ! » Ils remettent ça... Shavers revient vers les cordes... « Archie, t'es sûr que ce con m'a pas cassé la mâchoire ? » Effectivement, elle est cassée... et bien !

King a viré Moore, « Ça m'a coûté 100 000 dollars », se souvient « The Acorn » dont le combat avec Quarry sera reporté (il le perdra par K.-O.).

Merritt allume son joint. Il a la foudre dans les poings, un pote, Bundini Brown, avec une descente d'enfer et un « coach », Leila, danseuse du ventre dans le civil, que demande le peuple ?

Tournée générale de Robitussin !

Hormis briser la mâchoire de Shavers et arrêter un [Ron Stander](#) réputé inarrêtable, l'exploit le plus remarquable de « Candy Slim » sera de se débarrasser d'Ernie Terrell en moins de deux minutes. Évidemment, comme tous les purs puncheurs, « Candy » était fragile, il compte trois défaites, toutes concédées par K.-O. Pour l'un de ses derniers combats, il affrontait Henry Clark qu'il avait battu cinq ans plus tôt. Sauf que cette fois, ça se passera différemment, après avoir passé la nuit précédant le combat avec deux jeunes filles du coin (Oakland), Merritt montera sur le ring un peu vaseux, deux minutes plus tard, malgré les encouragements de Bundini, il est empêtré dans les cordes. Très vaseux. Don King lui avait promis 10 000 dollars pour ce combat, il lui en refilera 2 000. Longtemps, « Candy Slim » a cherché où ce « fils de pute de King » pouvait bien cacher ses Black Angus de concours pour leur exploser les tétines et leur trancher les jarrets. Au grand soulagement des membres de la SPA, il ne les a jamais trouvées.

Ensuite, il a disparu.

En 1976, *Boxing Illustrated* retrouvera sa trace dans un pénitencier du Missouri.

En 1978, il sera accusé du meurtre de James Ward à Cleveland, mais sera finalement acquitté après que la justice eut reconnu la légitime défense (*sic*).

En 1982, il fera son dernier combat dans un night-club de Tulsa où il battra (par K.-O. bien sûr) Al Jones qui avait déjà perdu de la même manière devant à peu près tout le monde : Tony Tucker, James Tillis, Jimmy Young, Ron Lyle et Jerry Quarry (entre autres).

On le retrouve faisant la manche.

Sans domicile fixe... et puis plus rien.

L'hospice... sans doute.

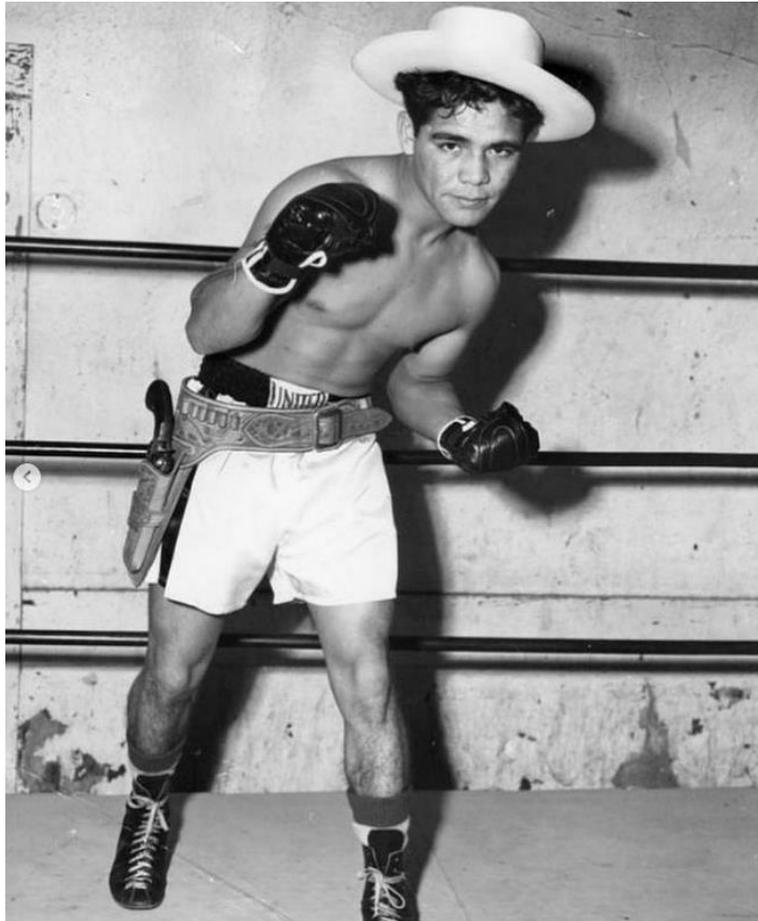
Sa sœur aurait signalé sa mort « cérébrale », mais dans le cas de Jeff Merritt qui n'avait rien dans la tronche, ça ne signifie pas grand-chose.

Météo

L'Ouragan (Rubin Carter), L'Ouragan (Peter McNeeley), Tonnerre (Jesse Ferguson), Le Tonnerre rouge (Tim Jones), Le Tonnerre (Arturo Gatti), La Tempête dans le désert (Timothy Bradley Jr), L'Orage (Eleider Alvarez), L'Éclair (Lonnie Smith), L'Avalanche (Stan Ward), L'Ouragan de Cayenne (Jacobin Yoma), Le Cyclone (George Trafton), L'Éclair (Lenzie Morgan), L'Éclair

blanc (Charlie Brown), L'Éclair noir (Roy Ankrah), L'Orage (Mark Young), L'Arc-en-ciel (Ernie Knox), L'Éclair (Bob Amos), L'Ouragan (Neal Welsh), L'Orage tranquille (Jeremy Williams), La Tornade (Victor Morales Jr), L'Ouragan (James Wolton), L'Éclair (Ryan Garcia), L'Éclair noir (Arthur Osipov), L'Ouragan (Johnny Muller), L'Ouragan (Omar Andres Narvaez), Le Cyclone (Eugene Hart), L'Eclair (Lee Noble), Le Tonnerre (Alexey Varakin)...

Mexicains



« Impossible d'y échapper au Mexique.
Mort. Sang. Douleur.
La torture est partout.
Dans les matchs de catch, temples aztèques,
cilices à clous dans les vieux monastères,
épines sanglantes sur la tête du Christ dans toutes les églises. »
Lucia Berlin

Ces mots n'existant pas en espagnol, la culture mexicaine compte un certain nombre de manœuvres interdites à ses représentants. En anglais : « *Jab !* » « *Move !* » « *Plan !* » « *Back !* » « *Duck !* » ; en français : « *Gauche !* » « *Bouge !* » « *Réfléchis !* » « *Recule !* » « *Esquive !* » Tout le reste est autorisé pourvu que ça saigne ou que cela fasse saigner.

Adelante !

[Michelin](#)



Mills (Freddie)

Le 24 juillet 1965, on découvrira le corps sans vie d'un homme sur la banquette arrière d'une voiture de marque Citroën, près d'une boîte de nuit de Soho. Une balle dans l'œil, une carabine de faible calibre sagement posée entre ses genoux. Cet homme s'appelait Freddie Mills, dix-sept ans plus tôt il avait été sacré champion du monde poids mi-lourd.

L'enquête conclura à un suicide.

Il semblerait que les choses soient moins claires, qu'elles soient plus troubles et même carrément glauques.

Pour planter le décor (Londres écrasée sous le *fog* avant le raz de marée Beatles, Carnaby Street, Marie Quant et l'irruption du LSD) et introduire les acteurs (Jean Gabin, Peter Lorre, Edward G. Robinson, mais *british*), il faut imaginer un film en noir et blanc avec Jacques Becker à la réalisation : boxeur à la retraite, patron d'une boîte de nuit sur Charing Cross, Freddie Mills fréquente (*Business is Business is Business!*) le milieu, notamment les caïds qui tiennent la ville, les jumeaux Kray : Ronnie (homosexuel notoire donc particulièrement chatouilleux à propos de ce qui, à l'époque, était considéré comme un crime) et Reggie qui, bien que marié, aurait également été de la jaquette ; dans leur jeunesse, les deux frangins ont boxé en amateur.

Intrigue secondaire : Freddie « Fearless » Mills a été très lié à Michael Holliday, le Bing Crosby anglais, dont on dit qu'il aurait été l'amant. Holliday, déprimé, est mort d'overdose deux ans plus tôt et Mills ne s'en serait pas remis.

Flash-back : la brute au grand cœur pleurniche en cachette en écoutant *Last Date* sur son pick-up.

Retour à l'enquête, aux soupçons, aux rumeurs, au hors-champ : les jours précédant la découverte de son corps inanimé, l'ancien boxeur, sympa (le menton en galoche) mais pas finaud (le front bas), aurait fait (quel con !) des propositions malhonnêtes à un flic dans une pissotière de Leicester Square fréquentée par des « invertis ». Arrêté en flagrant délit, il n'aurait pas voulu affronter le scandale... Profumo ! Ward ! Keeler ! Ivanov !

De manière plus classique, l'ancien livreur de lait/sergent de la RAF/ex-champion du monde aux 101 combats aurait été menacé de racket, soit par la pègre « traditionnelle » : les frères Richardson, Charlie et Eddie, hétérosexuels pur porc, rivaux des Kray Bros'... « Les tapettes vont avoir des réveils difficiles et le Mills, on va le disperser façon puzzle ! », soit par les Triades (musique asiatic) qui voulaient récupérer la boîte de l'ancien boxeur pour en faire un restaurant chinois (on peut imaginer deux ou trois plans d'une soi-disant fumerie d'opium avec lampions rouges, dragons plaqués or, entraînueses en robe fendue, le chignon noir ébène retenu par des baguettes). D'autres rumeurs laissent entendre que la boîte de Mills était fréquentée par des prostituées (contacter Magali Noël et Diana Dors, prévoir une machine à fumée, des tabourets de bar et une bouteille de Vat 69 d'où la cire dégouline) et que les flics n'étaient pas les seuls à s'y intéresser de près.

Une explication si tordue qu'on la dirait anglaise a été évoquée par un journaliste, Peter Neale, et par un gangster repent, Jimmy Tippett Jr : Freddie Mills serait « Jack the Stripper », le tueur en série responsable de la mort de huit prostituées : Elizabeth Figg, Gwyneth Rees, Hanah Tailford, Irene Lockwood, Helen Barthelemy, Mary Fleming, Frances Brown et Bridget O'Hara, retrouvées nues, étranglées aux alentours de la Tamise (pont de Londres dans le brouillard, Big Ben marque une heure du matin, un *cab* passe, dont on distingue à peine les feux de position) sur une période allant de 1959 à 1965. Dans le milieu tout le monde aurait été au courant (« C'est Freddie qui les a canées ! Il était dingue ! ») ; coïncidence étrange : aucune victime n'a été à déplorer après le « suicide » (l'œil grand-ouvert) de Freddie Mills.

Chrissie (Christine Fabrèga ? Dora Doll ?), la femme de Freddie Mills, a toujours soutenu la thèse de l'assassinat.

« Touchez pas au grisbi ! »... la fortune léguée à Madame par l'ancien boxeur s'élevait à 387 livres.

SCOOP

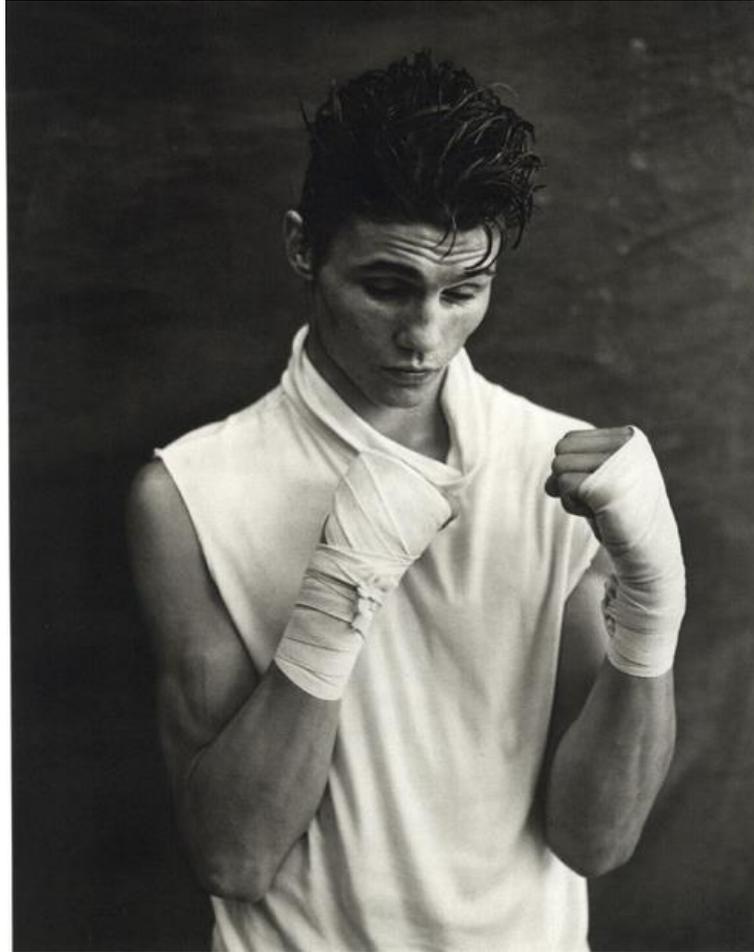
Coup de théâtre dans l'affaire Freddie Mills !

Suivant nos dernières informations relayées par Douglas Thompson in *Mafialand, How the Mob Invaded Britain* (Mainstream Publishing, 2012), il semblerait que toutes les hypothèses à propos de la mort de Freddie Mills : suicide ? meurtre ? n'aient été que des écrans de fumée destinés à obscurcir l'horizon et à enfumer la Police et les proches de l'ancien champion britannique. D'après les confidences de Roger Huntman, le fils de Benny Huntman, le célèbre *matchmaker*, il semblerait que Freddie Mills ait été exécuté sur ordre de Meyer Lansky par deux hommes de main venus d'outre-Atlantique. Freddie Mills, en grande difficulté financière, aurait menacé de révéler à la presse les liens de la Mafia avec les établissements de jeu britanniques et européens, et tenté de faire chanter Benny Huntman.

S'apercevant de son erreur, Freddie Mills s'était excusé, mais avait, tout de même, emprunté une carabine à la propriétaire d'un stand de tir, non pas pour se suicider, mais pour se protéger. Les deux tueurs auront la chance de ne pas avoir à effacer les empreintes de l'arme, étant donné sa provenance, les empreintes étaient si nombreuses qu'elles étaient inexploitables.

À la fois pour soulager sa conscience et dissiper le mystère de la mort de l'ancien champion, Roger Huntman, gravement malade, a écrit le 15 mai 2011 une lettre où il révèle tous les détails de l'opération. Bizarrement, en juin de la même année, Roger Huntman exprimera sa gratitude à Frankie Carbo, Meyer Lansky et Gaetano Lucchese pour tout ce qu'ils avaient fait pour lui-même et pour son père !

Minsker (Andy)



« Joli » poids plume (vainqueur des *Golden Gloves*, plus de 300 combats amateurs) passé super-plume en professionnel (15 combats, 12 victoires), très grand pour son poids (presque 1 mètre 80). Pour les sélections olympiques américaines, il battra Meldrick Taylor avant d'être battu deux fois par celui qui reviendra des Jeux olympiques de 1984 avec une médaille d'or autour du cou. Andy Minsker n'aurait, a priori, aucune raison de figurer dans une quelconque histoire de la boxe, si ce n'est celle-ci, pour au moins deux raisons qui tiennent de la ressemblance donc de l'imaginaire. La première parce que, sur une vidéo aperçue sur Internet (compte clôturé) où on le voit perdre face à Meldrick Taylor*, je retrouve quelques-unes de mes attitudes sur un ring... la taille, la minceur, la raideur, la hauteur, le gauche en bas, le retrait, la difficulté à travailler au corps, une certaine maladresse pouvant passer pour du mépris, la *vista* pour compenser ! Soyons clair, Minsker est à peu près cent fois meilleur que je ne l'étais... il n'empêche, je lui ressemble davantage qu'à Joe Frazier ! La deuxième est plus sérieuse, Andy Minsker a été quelques années l'idole du *mundillo* gay, moi aussi ... une semaine ! Là-encore, on mesure l'écart. Pour les mêmes raisons, évidemment : la fascination exercée sur la « communauté » par les corps, la violence, la jeunesse, le syndrome Sapeurs-Pompiers de la Ville de Paris et pire encore... les nuques rasées... les muscles dans tous les sens... « Vas-y Polo, enfonce-la moi jusqu'au fond, vas-y Kevin, cogne-moi la prostate, j'adore ! » Ernst Roehm ! Leni Riefensthal ! Arno Breker ! *Les Damnés*, Luigi Visconti ! Helmut Berger, les SA ! l'hétérosexualité à pervertir, les chats maigres, les rôdeurs, le cambouis sur les avant-bras, l'odeur d'huile de vidange et de fossé... « Ces chiens sont jeunes et ils s'amuse. »

Ces années-là, Andy Minsker ressemblait à Chet Baker jeune, il avait le même genre de beauté *faussement* naturelle (ou plutôt *naturellement* fausse), celle des *ragazzi* de Pier Paolo Pasolini, avec le même côté louche... en dessous et naïf, dont j'imagine qu'il peut faire bander les tordus, mais aussi les autres, ceux qui (y) sont sensibles parce que plus compliqués à moins qu'ils ne soient simples ; en définitive, tout le monde et n'importe qui, comme disait ma grand-mère : « À chacun

son sale goût ! » Bruce Weber, dont on se rappelle les campagnes publicitaires pour Ralph Lauren où l'idéologie imagée « national-socialiste » était jouée, mais *pa tan qu'aco*, en fera l'un de ses modèles de référence, toute séduction dehors. Andy Minsker posera sur la couverture de bon nombre de magazines branchés ; Bruce Weber en fera la vedette d'un film documentaire : [Broken Noses](#) où l'admiration homo-érotique le dispute à la pédérasie à forte coloration pédophile ; il tiendra également un petit rôle dans [Let's Get Lost](#), un film sur... Chet Baker.

Sa carrière achevée, son image essorée, Andy Minsker a bricolé de droite et de gauche, sa beauté, à l'inverse de celle de Chet Baker, ne s'est pas transformée en une beauté différente, elle a disparu. Il est marié, il vend des pièces détachées automobiles du côté de Portland, entraîne des jeunes gens au Rose City FC, sur son avant-bras, il a un tatouage hommage à son idole, Dale Earnhardt, pilote de NASCAR, mort à 50 ans sur le circuit de Daytona.

* Même une demi-seconde, j'aime m'imaginer sous les traits de Minsker face au type qui, à deux secondes près, perdra un titre de champion du monde face à Julio Cesar Chavez...
On peut rêver, merde !

MMA

« Une bande de tapettes se roulant par terre ».

Bob Arum

À chaque époque correspond la cruauté qui lui convient. Il semblerait que certaines (la boxe, la corrida, l'abattage rituel des animaux, l'entrecôte saignante) soient aujourd'hui en recul, il faut donc les remplacer par d'autres et le MMA semble bien placé pour ce faire.

Le MMA est une discipline aux frontières encore floues qui emprunte au pancrace, au free fight, au vale tudo, au NHB, au shoot wrestling, au shootfighting, au gracie jiu-jitsu, au shoto, à la brançaille. En gros, c'est ce que l'on a trouvé de plus proche de la bagarre de rue avec quelques garde-fous : des gants, une enceinte, un arbitre et quelques règles : pas de coups de tête, interdiction de mordre et de tordre les parties génitales. Sur les parkings des Macumba, il arrive que l'on s'empêche davantage.

Reconnu discipline officielle en février 2020 par le ministère des sports sous la houlette de la FFB.

Modestie

« Je n'ai pas battu Robinson, j'ai battu son fantôme », Terry Downes.

Molineaux (Tom)

La première menace noire, c'est lui, Tom « Mungo » Molineaux. Comme sa carrière remonte à Mathusalem, les éléments biographiques le concernant ne sont ni très clairs ni très précis. Né en 1784, il viendrait de Virginie, du Maryland, de Baltimore ou bien de Philadelphie, il aurait été esclave, mais son maître l'aurait affranchi en 1801 après qu'il lui eut fait gagner un pari de plusieurs milliers de dollars en battant un autre esclave appartenant à un autre propriétaire amateur de « boxe ». Il était entraîné par son père, lui-même ancien boxeur, mais la légende veut que ce soit George Washington *himself* qui lui ait servi d'entraîneur, toujours est-il qu'avec sa liberté toute neuve et les 500 dollars rétrocédés par Algernon Molineaux, Tom s'installe quelques années à New York avant de tenter sa chance outre-Atlantique.

En Angleterre, Molineaux aura vite fait de triompher des boxeurs locaux jusqu'à ce que, pour lui donner la leçon qu'il mérite, on lui oppose le meilleur boxeur de l'Empire, Tom Cribb (surnommé « Le Diamant noir » alors qu'il est tout ce qu'il y a de plus blanc). Né à Bristol, Cribb est l'idole de toute l'Angleterre, ses combats se déroulent devant des dizaines de milliers de spectateurs.

Cribb et Molineaux se rencontreront deux fois ; le premier combat, considéré comme le premier championnat du monde de l'histoire, aura lieu à Sherington Hollow, il sera tout à l'avantage de Molineaux sauf que tout le monde, l'arbitre évidemment, mais aussi le public (Tom aurait eu plusieurs doigts brisés par des mécontents), se liguera contre lui et qu'il finira par renoncer au 35^e round... « Moi, plus pouvoir me battre ! » Le combat revanche se déroulera devant 15 000 personnes à Thistleton Gap, nettement dominé par Cribb, il se terminera à la 11^e reprise. Il est vrai que dès cette époque Tom Molineaux est aux prises avec les alcools forts, ceux qui finiront par le terrasser.

Tom Molineaux, qui ne savait ni lire ni écrire (même pas son nom), qui avait gagné des sommes astronomiques, mourra en 1818 à Galway en Irlande après avoir été emprisonné pour dettes.

Tous les boxeurs noirs ont en eux quelque chose de Tom Molineaux et essaieront, souvent avec succès, de se conformer au destin qui a été le sien sans savoir qui « Mungo » pouvait bien être.

Montané (Pierre)

Pas très connu lorsqu'il était en activité alors qu'il a tout de même été champion de France et d'Europe poids léger au début des années 50, Pierre Montané n'a, pourtant, jamais quitté le milieu, il a été arbitre, entraîneur national, conseiller technique régional et l'animateur infatigable de la section boxe du Toulouse Université Club.

Eduardo Arroyo a illustré l'hommage que lui a rendu la Cinémathèque de Toulouse, sa ville natale, où un complexe sportif porte son nom.

Je crois me souvenir avoir vu son fils Jean-Claude (?) livrer un très beau combat aux Jeux olympiques de 1976 où il représentait l'Andorre (*sic*), et ce devant un adversaire qui lui était largement supérieur.

Ce dont je suis à peu près sûr, c'est que son autre fils, Alain, éducateur spécialisé dans le civil, après une carrière amateur honorable, deviendra l'entraîneur emblématique du Boxing Club castrais qui compte une centaine d'adhérents.

Monroe (Willie)

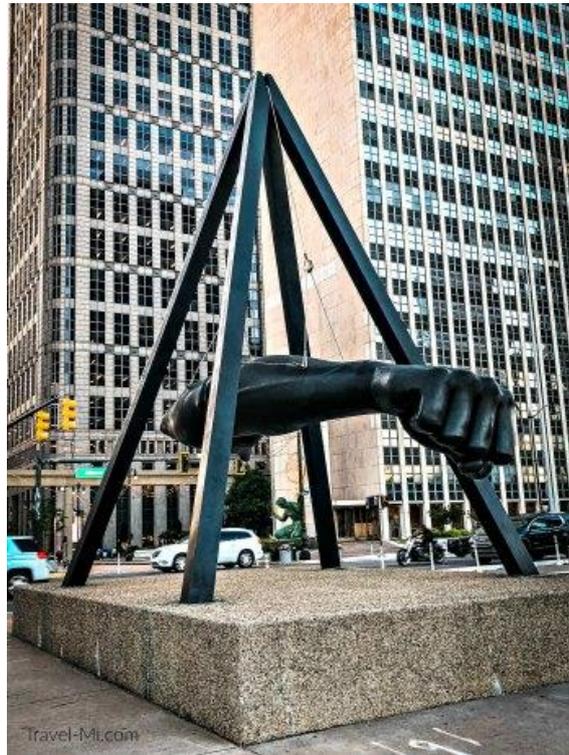
The Worm est à mes yeux (et à ceux d'Hagler) le seul et unique vainqueur de Marvin Marvelous.

Monuments

Les monuments dédiés aux boxeurs revêtent habituellement la forme conventionnelle du monument aux morts (Owens, Frazier, Giardello, Balboa). Les mêmes que ceux qui décorent nos places publiques ; c'est rarement regardable, d'ailleurs personne ne (les) regarde, si ce n'est pour chercher le nom de son aïeul décédé dans la glaise, il y a perlette.

À ma connaissance, un seul monument dédié aux boxeurs échappe au syndrome statue équestre/poilu déconfit, « Le poing de Joe Louis », œuvre de Robert Graham* financée à la hauteur de 350 000 dollars par *Sports Illustrated*, commanditée par la municipalité de Detroit du temps où Coleman Hawkins en était le maire, inaugurée le 16 octobre 1986. Installé Jefferson Avenue, l'engin, tout en bronze, est mahousse*, un peu plus de 7 mètres de long, un peu plus de 7 mètres

de haut, l'art pompier se doit avant tout de sidérer. Si l'on veut comprendre à quoi il ressemble, il faut imaginer un poing fermé au bout d'un bras suspendu à l'horizontale par quatre poutres formant une pyramide.



La sculpture est censée « symboliser » la victoire de la démocratie et sa force, le problème étant qu'elle peut symboliser n'importe quoi, y compris le triomphe de la toute puissance des pires totalitarismes. Si elle avait été installée en 36 à Berlin à l'entrée du stade olympique, elle aurait symbolisé la force du führer, si elle avait été installée au bord du Dniepr en 1950, elle aurait symbolisé la force du petit père des peuples, si elle avait été installée à Kinshasa en 1970, elle aurait symbolisé la force du « guerrier qui va de victoire en victoire sans que personne puisse l'arrêter ».

Le problème avec les symboles de la force et de la puissance, c'est qu'ils symbolisent la force et la puissance.

* Connue à ses débuts pour ses minuscules dioramas érotiques, Robert Graham (mari d'Anjelica Houston), une fois qu'il eut découvert l'existence du pantographe, s'est spécialisé dans les « monuments » : Duke Ellington, Charlie Parker, Franklin Delano Roosevelt.

Monzon (Carlos)

Lorsque Carlos Monzon débarque à Rome en novembre 1970 pour disputer le championnat du monde poids moyen contre Nino Benvenuti, l'idole de la péninsule, tenant du titre, le *Corriere dello Sport* titre : « Mais qui est Carlos Monzon ? »

Si les journalistes s'étaient renseignés, ils auraient pu apprendre que Carlos Monzon était né le 7 août 1942 à Santa Fe (Argentine), qu'il mesurait un peu plus de 1 mètre 80 avec une envergure respectable de 1 mètre 93, que son palmarès comptait 84 combats, 71 victoires, 9 nuls, un *no-contest* et 3 défaites, qu'il n'était quasiment jamais sorti des frontières de son pays. À l'examen attentif de son palmarès, les journalistes italiens auraient dû se méfier, l'Argentin avait fait match nul avec Benny Briscoe, ce qui n'est pas à la portée du premier venu, et battu Tom Bethea, l'un des rares vainqueurs de Benvenuti avant la limite ...

Entraîné par Amilcar Brusa, Carlos Monzon a débarqué à Rome avec un seul sponsor : un journal pour enfants (*D'Artagnan* !).

Né en Slovénie, le beau Nino était vaincu en 120 combats amateur, médaille d'or aux Jeux olympiques de Rome, sacré meilleur boxeur du tournoi devant Cassius Clay ; passé professionnel, Benvenuti avait gagné ses 62 premiers combats et été sacré « Boxeur de l'année 1968 » par *Ring*.

Champion du monde depuis deux ans, Nino arrive à la pesée en retard, il laisse les clés sur le tableau de bord de sa Lamborghini, peu importe ! il est le fiancé de l'Italie, le *latin lover* dans toute sa splendeur, les enfants lui gardent son bolide *rosso* Miura. En descendant de la balance, Nino donne une petite tape sur les fesses de Monzon...

– Ce soir, je te tue ! grince l'Argentin.

A priori, les choses auraient dû bien se passer pour le champion en titre, sauf qu'elles se passeront très mal. Très vite, Benvenuti fait la connaissance du direct du gauche de l'ex-cireur de chaussures (vendeur de journaux, livreur de lait) de Barranquita qui va clouer sur place – comme un épieu – les meilleurs poids moyens des années 70, et de sa droite aussi ; à la 12^e reprise, le combat est plié.

Le règne Monzon commencé à Rome finira à Monaco, il durera sept ans.

« El Macho » défendra son titre quatorze fois, quatorze fois il le conservera (record battu par Bernard Hopkins).

Il mettra une seule fois un genou à terre (contre Rodrigo Valdes).

Et pourtant, lorsque l'on regardait Monzon boxer dans son short noir, parements rouges, on pouvait nourrir quelques doutes. L'homme de la pampa est raide comme un piquet, il boxe presque tout le temps en reculant, aucune esquive rotative, pas vraiment de crochets, pas vraiment d'uppercuts... des directs du gauche délivrés de loin d'un air dédaigneux pour garder la distance et quand le moment est venu, direct du droit ! Le style le plus économique qui soit et pourtant le plus efficace de la décennie ; l'équivalent en boxe de son sponsor Fernet Branca... imbuvable !

Froid comme un serpent, Monzon, même touché, ne se départait jamais de son calme, même bousculé, il semblait ne pas être en difficulté. L'avantage de ne pas être très expansif ni très expressif.

Il est célèbre en France pour ses deux victoires sur Jean-Claude Bouttier... figure emblématique du héros national qui, depuis Cerdan, ne gagne plus ! L'amitié que lui portera l'ancien apprenti-boucher de Laval ne se démentira jamais ; difficile, en revanche, de savoir si Monzon éprouvait un quelconque sentiment en retour, difficile d'ailleurs de savoir si Carlos Monzon éprouvait un sentiment quelconque. Monzon se débarrassera à la cinquième reprise d'un autre Français, Gratien Tonna, et pourtant Tonna est le seul boxeur que j'ai vu inquiéter Monzon ; à la deuxième reprise, la droite du Marseillais fait mouche et personne ne peut prendre la droite de Tonna sans y aller... Monzon y est ! mais Monzon est le dos aux cordes, Tonna ne suit pas... l'argentin l'embrouille, la chance de Tonna est passée. Quelques minutes plus tard, à l'agonie, il se couvrira de ridicule en restant à terre pour tenter de faire disqualifier *Escopeta*. C'est donc sur un boxeur à la technique des plus rudimentaire que Monzon a failli échouer alors qu'il battra assez facilement José « Mantequilla » Naples, l'un des plus beaux boxeurs de l'époque (venu de la catégorie inférieure), Emile Griffith (qui commençait à perdre ses cheveux) deux fois et Rodrigo Valdes (pour la réunification des titres). Ne parlons pas de Nino Benvenuti devant lequel il s'était emparé du titre, pour le combat revanche, après deux passages au tapis de leur boxeur, le coin de l'Italien jettera l'éponge au troisième round.

Sa belle gueule d'Indien et son allure hautaine fascineront le *show-business* (Delon ! Delon ! Delon !) ... Monzon crache par terre, fait du cinéma de série Z ; il a six millions de dollars à la banque, deux maisons, un ranch, cinquante costumes, deux cents chemises, trois Mercedes et trois cents paires de chaussures ; il est l'idole de tout un peuple, l'égal de Juan-Manuel Fangio et de Diego Maradona.

Tout va bien pour lui.

Et...

En ces temps-là, les femmes aim(ai)ent les vrais hommes (*Les femmes préfèrent les monstres*, Delphine Vallette, Léo Scheer, 2008) et les hommes les admir(ai)ent, et qui est plus macho que « El Macho » ? Personne. Et quand « El Macho » n'est pas content, il balance le 14 février 1988 sa dernière femme, Alicia Muñoz, par la fenêtre de leur appartement à Mar de Plata après l'avoir *un poquito* étranglée.

Condamné à onze ans de prison, il se tuera sur la route le 8 janvier 1995 en Renault 14 (« La poire », la poisse !), lors d'une permission de sortie, à Los Cerillos, à une quarantaine de kilomètres de Santa Fe.

Obsèques nationales.

Moore (Archie)

« Pourtant, s'il est facile de monter sur le ring,
y rester longtemps l'est un peu moins. »

Haruki Murakami

Jusqu'il y a peu, Archibald Lee Wright détenait un record faisant l'admiration de tout un chacun, il était le plus vieux boxeur champion du monde : 48 ans et 59 jours, record battu en 2014 par Bernard Hopkins : 49 ans et 94 jours. De toutes les manières, l'âge d'Archie Moore a toujours été sujet à controverse, sa mère affirmait qu'il était né en 1913 à Collinsville (Illinois), Archie soutenait qu'il était né en 1916 à Benoit dans le Mississippi ; pour couper court à la polémique, Archie avait coutume de dire qu'il avait trois ans lorsqu'il était né.

Si « La Mangouste » – puis, lorsque le temps est passé, « La Vieille Mangouste » – ne peut se targuer d'être le meilleur poids-mi-lourd de l'histoire, titre revenant sans conteste à Ezzard Charles puisque le « Cobra de Cincinnati » est sorti vainqueur de leurs trois rencontres, il est détenteur d'un record qui ne sera probablement jamais battu : sur les 194 victoires qu'il a remportées, il en a gagné 141 avant la limite. Champion du monde pour la première fois à 36 ans, l'âge où la plupart des boxeurs sont en maison de retraite, son règne durera neuf ans et deux mois. Paradoxalement, il était meilleur lorsqu'il n'était pas encore champion, s'il n'avait pas été noir, il aurait été couronné sept ans plus tôt, mais les Freddie Mills, Gus Lesnevich et Joe Maxim l'ont prudemment évité, laissant Archie affronter ses collègues de la *Black Murderer Row* : Eddie Booker, Charley Burley, Jack Chase, Bert Lytell, Lloyd Marshall et Hollman Williams en rajoutant, pour faire bonne mesure : Ezzard Charles, Howard Johnson, Jimmy Bivins, Bob Satterfield et Nino Valdez, c'est-à-dire ce qui se faisait de mieux à l'époque dans sa catégorie.

Archie survivra à toutes ces interminables épreuves sans compter les quelques problèmes de santé afférents : ulcères à l'estomac, tendinites à répétition et menus ennuis cardiaques pour finir – enfin – par obtenir le droit de disputer – enfin – le titre mondial pour la pharamineuse somme de... 800 dollars ! Désormais managé par Doc Kearns qui, après s'être occupé des intérêts de Mickey Walker et de Jack Dempsey, s'occupait jusque-là des intérêts de Joey Maxim, ex-champion du monde des poids mi-lourds depuis sa défaite du 17 décembre 1952 face à... Archie Moore !

Fermement installée sur son trône, « La Vieille Mangouste » fera quelques tentatives infructueuses pour conquérir le titre suprême, sa fameuse garde croisée (« Le rideau d'Armadillo ») ne lui sera d'aucune utilité pour empêcher Rocky Marciano, Floyd Patterson et Cassius Clay de lui interdire de passer définitivement à la légende comme étant le premier champion du monde mi-lourd à remporter le titre toutes catégories. Après sa défaite contre Marciano, Moore s'était senti comme un Caruso se faisant virer de l'Opéra par un type qui ne sait que hurler, d'après Nick Tosches, le combat aurait été arrangé par Carbo & Palermo à l'insu de Doc Kearns afin de préserver l'invincibilité de Marciano. Si c'est bien le cas, Archie a dû toucher un sacré paquet pour plonger lors d'un combat qui aurait définitivement fait de lui une légende.

Intelligent, cultivé, dandy excentrique (ses shorts et ses peignoirs fluorescents faisaient l'admiration des foules), il a croisé trois fois (sans succès) la trajectoire du « Greatest », la première

en lui servant d'entraîneur (sans succès), la seconde à l'âge respectable de 46 ans en visitant trois fois le tapis avant de renoncer à se relever, la dernière en conseillant (sans succès) George Foreman lors du combat de Kinshasa.

Archie Moore est mort d'une crise cardiaque quatre jours avant son 82^e anniversaire.

Moore (Davey)

Ce Davey Moore-là est né le 9 juin 1959 dans le South Bronx. Gentil garçon du ghetto, fils affectueux, élève appliqué, quatre victoires consécutives aux Golden Gloves, boxeur prodige : champion du monde super-welter WBA pour son neuvième combat. Trois défenses victorieuses avant de se retrouver face à Roberto Duran. Duran a gagné son premier championnat du monde onze ans auparavant dans le même Madison Square Garden. Dès le premier round, *Manos de piedra* se charge d'apprendre à Davey Moore les nouvelles règles en vigueur au Panama, il lui plante le pouce dans l'œil. Il ne lui reste plus, ensuite, qu'à travailler le jeune homme au corps, sans oublier de lui fermer définitivement l'œil droit. Mission accomplie au quatrième round, Moore, en prime, saigne de la bouche et du nez. Sa mère et sa copine s'évanouissent, au septième, elles reprennent leurs esprits juste à temps pour voir Moore compté sur une droite de *Manos de piedra*. En pleurs, elles supplient l'arbitre d'arrêter le bain de sang, Ernesto Magaña est mexicain, le sang ne l'impressionne pas, il veut voir comment ça finit.

« Finis-le ! » conseille Nestor Quiñones à Duran au début du huitième round. Roberto ne se fait pas prier, il s'y emploie deux minutes avant que le coin de Moore jette l'éponge, mais l'arbitre, concentré sur l'œil de Davey Moore, l'ignore, il faudra qu'un officiel grimpe sur le ring pour faire arrêter le combat. « Ça fait longtemps que j'avais pas vu un arbitre aussi mauvais », confiera Ray Arcel à l'issue du combat ; il aurait pu ajouter au palmarès les deux juges japonais, Kasumasa Kamata et Tashikawa Yoshida, qui avaient noté le septième round... nul ! il est vrai que les Japonais sont à peine moins sanguinaires que les Mexicains.

Davey Moore est brisé : dix combats à suivre en quatre ans, pas tous contre des bons : quatre défaites dont deux par K.-O. face à Buster Drayton et Lupe Aquino. Dernier combat disputé, le 30 avril 1988 : victoire sur Gary Coates qui a perdu huit de ses dix derniers combats. Quatre mois plus tard, Davey Moore essaie de retenir une voiture qui dévale une pente sans chauffeur, il meurt écrasé. C'est pas Duran qui aurait rendu service (si ça se trouve, c'est lui qui avait desserré le frein à main).

Moore (Davey)

Moorer (Michael)

Ce qui est certain c'est que, quoi qu'il fasse, Michael Moorer restera dans l'histoire pour toujours, il est le premier champion du monde poids lourd gaucher ! Le reste, avant ? le reste, après ? Pffff ! Aucune importance, ni même que Michael Moorer ait été en réalité... droitier !

Issu du Kronk Gym, entraîné par Emanuel Steward, Moorer a longtemps été le meilleur mi-lourd du monde, en une seule année (1988) et seulement treize combats, il est champion du monde, il défend victorieusement son titre neuf fois. Dans cette catégorie bâtarde, il peut donc se vanter d'un palmarès parfait : 21 combats, 21 victoires, toutes par K.-O., sauf que Moorer qui a bon appétit en a marre de se priver, il arrête la salade et les épinards, engraisse vite fait, un peu de muscu pour faire fondre le lard et monte chez les lourds où ça ne se passe pas trop mal non plus : champion du monde WBO en 1992 (victoire sur Bert Cooper), en 1994 il bat Evander Holyfield et s'empare des titres WBA et IBF. Ça roule ! Sauf que, encore plus pittoresque, Michael Moorer, le premier champion du monde poids lourd gaucher, sera également le premier champion du

monde à être battu par celui qui, à l'issue du combat, deviendra le plus vieux champion du monde poids lourd... George Foreman ! Pendant neuf rounds, Moorer domine un George Foreman qui bouge à peu près autant que le lapin Duracell sans les piles, mais au dixième round... une courte droite de « Big George », une seule, et Moorer peut méditer l'adage bien connu : « La dernière chose que perd un puncheur, c'est le punch ! »

Difficile de se remettre d'une défaite unique en son genre : l'athlète en pleine bourre qui s'effondre les bras en croix face à un obèse, c'est lui ! le con qui reste en face d'un des plus gros frappeurs de l'histoire, malgré les conseils de Teddy Atlas, c'est lui ! celui qui était invaincu jusque-là et qui perd pour la première fois face à un vendeur de poêles à frire de quarante-cinq ans, c'est lui ! la victime de l'une des plus grosses surprises de l'histoire de la boxe, c'est lui ! l'équivalent d'Hillary Clinton se prenant une rouste face à Donald Trump, c'est lui !

La honte !

Michael Moorer s'en remettra doucement, il se sépare de Teddy Atlas avec qui les rapports ont souvent été tendus, il engage Freddy Roach, il récupère un titre IBF en 1996, il le perd l'année suivante face à Evander Holyfield, s'arrête trois ans. Il boit, il grossit, il arrête de boire, il maigrit, il repique au truc en 2000 et ce jusqu'en 2008. Pas grand-chose à dire de ces années-là, ses adversaires ne sont pas vraiment à sa hauteur, si ce n'est David Tua qui le pulvérise à la première reprise en 2002 et Valery Jirov qu'il battra avant la limite en 2004.

Michael Moorer laissera le souvenir d'un boxeur fragile, surtout mentalement, et, une fois pour toutes, son empreinte dans l'histoire : Michael Moorer est le premier champion du monde poids lourd GAUCHER !

Le rêve de sa vie aurait été d'être flic, mais son casier judiciaire l'en empêche ; pour fayoter un brin (on ne sait jamais !), il a fait cadeau d'une voiture de patrouille et de deux chiens à la police de Monessen (Pennsylvanie) où il a grandi, tout en faisant savoir au maire de la ville qu'il aurait mieux fait d'engager quatre policiers supplémentaires plutôt que d'investir un million et demi de dollars dans une bibliothèque. Michael Moorer préfère l'ordre à la littérature, aux dernières nouvelles, il travaillait pour l'agence Pinkerton (comme Dashiell Hammett).

Dix-sept opérations chirurgicales, pas mal d'arthrose.

Mordre

Sans doute pour éviter le rapprochement trop immédiat avec les combats de chiens, mordre est interdit dans toutes les boxes, seraient-elles les plus extrêmes. Lorsque Mike Tyson a mordu Evander Holyfield, son geste a semblé plus infâme que les coups de tête qu'Holyfield lui avait assénés auparavant.

L'humanité se cache dans les détails.

Mormeck (Jean-Marc)

Son physique exceptionnel, proche d'un personnage de vidéo-game plus que de celui d'un boxeur, et sa belle gueule ont fait fantasmer aussi bien [Jacques Henric](#) que [Julien Beneyton](#).

A part ça, si Jean-Marc Mormeck a dominé les lourds-légers de 2002 à 2007 (champion du monde WBA et WBC), il échouera à unifier les ceintures en étant battu pour le titre IBF par O'Neil Bell et sera définitivement détrôné par David Haye en 2007. Deux ans plus tard, il est de retour, mais en poids lourd alors qu'il n'est pas très grand ; après quelques victoires « à la maison » (Halle Georges Carpentier) contre Vinny Maddalone, Fres Oquendo (vol de l'année 2010) et Timur Ibragimov, il aura l'occasion de disputer un championnat du monde contre Wladimir Klitschko. En dix minutes, il réussira à toucher l'Ukrainien trois fois et sera arrêté à la quatrième reprise. À

plus de 40 ans, il remonte sur le ring, de nouveau en lourd-léger : une victoire facile, une défaite sans appel et il raccroche les gants.

Jean-Marc Mormeck a réussi sa reconversion socio-politique, à moins qu'elle ne soit politico-sociale, membre du conseil représentatif des Français d'outre-mer, il sera nommé par François Hollande délégué interministériel pour l'égalité des Français d'outre-mer (2016-2019). Désormais soutien de Valérie Pécresse, il est délégué régional aux quartiers populaires d'Ile-de-France. Deux ouvrages lui sont consacrés : *À poings nommés* (avec Damien Burnier, Calmann Lévy, 2009) et *Jean-Marc Mormeck* (avec Eric Coutard, Amphora, 2017). Chevalier de la légion d'Honneur, Mormeck a les dents longues.

Morris (Violette)



Gouin de choc*, 1 mètre 66, 68 kilos, munie d'une paire de seins comack qu'elle se fera confisquer au bistouri pour piloter plus aisément en course automobile où il lui arrive de tourner autour de ses adversaires masculins. Malgré ses trois paquets de clopes quotidiens, elle pratiquera avec succès quantité de sports : athlétisme (recordwoman du monde du poids et du disque), cyclisme, natation, water polo... boxe évidemment, puisque « Tout ce qu'un homme fait, Violette peut le faire ! », même révolvérer à la Noël un légionnaire qui lui pile sur les pieds, même, *in fine*, torturer pour la Gestapo.

Exécutée par la Résistance le 26 avril 1944 dans un chemin creux normand, elle était née le 18 avril 1893 à Paris... 61, rue des Saints-Pères, aujourd'hui siège des établissements Grasset.

Sans nier la réalité du collaborationnisme de l'engin, Marie-Josèphe Bonnet, auteur de *Violette Morris, histoire d'une scandaleuse* (Perrin, 2011), émet quelques doutes sur les fantasmes à son propos... maîtresse d'Himmler, etc., nourris par son excentricité sans concessions et ses orientations sexuelles difficilement admissibles à l'époque.

* Mariée, divorcée, elle s'exhibera un temps avec Raoul Simon Paoli (1 mètre 86, 125 kilos), recordman de France du lancer du poids, international de rugby, champion de France poids lourd.

Morrison (Tommy)

« Les combats où j'ai le plus appris,
c'est ceux que j'ai perdus. »

Tommy Morrison

Allan Malamud du *Los Angeles Times* a écrit un jour que Tommy Morrison (un beau bébé blond, presque 1 mètre 90, pas loin de 110 kilos) comptait plus de combats hors du ring que Riddick Bowe n'en comptait sur le ring, cela sans compter le combat que le soi-disant neveu de John Wayne a mené contre le sida à partir de 1996, où sa séropositivité a été rendue publique, jusqu'au 1^{er} septembre 2013, date de sa mort à l'hôpital d'Omaha (Nebraska).

De la fin des années 80 aux années 90, Tommy « Le Duc » Morrison a été l'un des « grands espoirs blancs » le plus prometteur. Après un début de carrière tonitruant, 24 victoires par K.-O. sur 28 combats, avant d'être lui-même mis K.-O. par Ray Mercer pour le titre WBO, Morrison semblait être promis à un brillant avenir. Cependant, si l'on examinait son palmarès avec un tant soit peu d'attention, on pouvait se rendre compte qu'il n'avait pas rencontré grand monde si ce n'est quatre adversaires de Mike Tyson (Lorenzo Boyd, Steve Zouski, Dave Jaco et Lorenzo Canady) qu'Iron Mike avait préalablement recrachés sur le bord du chemin et deux *has-been* (James Tillis et Pinklon Thomas).

À partir de cette défaite, la carrière de Tommy Morrison deviendra difficilement lisible, il gagnera le titre WBO vacant en battant George Foreman qui avait l'âge d'être son père, pour le perdre deux mois plus tard contre Michael Bentt qui avait perdu son premier combat par K.-O., qui perdra son titre quelques mois plus tard et se verra obligé d'abandonner la boxe pour raisons médicales après seulement treize combats. Tommy subira encore une défaite sévère face à un autre boxeur anglais, d'un tout autre calibre il est vrai, Lennox Lewis. Ce sera son dernier « vrai » combat.

Après avoir été testé positif, sa vie sombrera plus ou moins dans le chaos, en 1996 il sera condamné à six mois de prison pour conduite en état d'ivresse et à quatorze mois en 2000 pour port d'armes et détention de stupéfiants. Il essaiera en vain de relancer sa carrière en clamant à qui voulait l'entendre qu'il était séronégatif ; interdit aux États-Unis, il se verra obligé de boxer au Mexique où le test n'est pas obligatoire, et même de faire un combat de MMA dans une réserve apache de l'Arizona !

Qu'il repose en paix.

Mosley Sr (Rocky)

Journeyman dont il est à peu près impossible de déterminer le palmarès avec exactitude. *Boxing Rec* comptabilise 35 combats (14 victoires, 19 défaites, 2 nuls).

Battu par Mike Colbert tout comme son fils, Rocky Mosley Jr (dont il a été l'entraîneur jusqu'en 1977). Le 23 septembre 1975, ils ont boxé dans la même réunion, défaite aux points face à Mike Lankester pour le père, victoire par K.-O. d'Al Foster à la deuxième reprise pour le fils.

Assassiné le 30 septembre 1978.

Mosley Jr (Rocky)

Fils du précédent, *journeyman* comme son père. D'après *Boxing Rec*, il comptabiliserait 42 combats (33 victoires, 8 défaites, 1 nul).

Battu par Mike Colbert tout comme son père, Rocky Mosley Sr (qui a été son entraîneur jusqu'en 1977). Le 23 septembre 1975, ils ont boxé dans la même réunion, victoire par K.-O. d'Al Foster à la deuxième reprise pour le fils, défaite aux points face à Mike Lankester pour le père.

Sept mois de coma après son dernier combat.

Mosley (Shane)

« Like the Hurricane
Rains on bitches like Sugar Shane »
Foxy Brown

Il est l'un des premiers boxeurs de haut niveau à avoir été mêlé à des affaires de dopage. Lorsque le scandale BALCO a éclaté, éclaboussant pêle-mêle joueurs de base-ball, de football américain et athlètes, notamment des sprinters (Dwayne Chambers, Tim Montgomery et Marion Jones), le nom de Shane Mosley sera cité lui aussi. Shane Mosley reconnaîtra s'être injecté un certain nombre de produits (stéroïdes) en pensant qu'il s'agissait de « vitamines »... s'injecter du Tropicana, faut être crédule ! Il ne sera pas vraiment inquiété, en revanche, quelques années plus tard, il fera un procès à Victor Conte, le propriétaire de BALCO, coupable à ses yeux d'avoir déclaré qu'il savait ce qu'il s'injectait (du Turbo-Tropicana), l'affaire sera finalement abandonnée après que les deux parties auront trouvé un « arrangement ». Quoi qu'il en soit, Shane Mosley fait partie de ces *néo*-athlètes dont le corps, comparé à celui de leurs prédécesseurs, semble « surréel », le prototype haute-définition le plus proche de celui des super-héros de jeux-vidéo restant à ce jour celui d'Evander Holyfield.

Né le 7 septembre 1971 dans la banlieue de Pomona, amateur brillant : 250 victoires (Oscar De La Hoya, Rafael Ruelas, Stevie Johnston figurent à son tableau de chasse), 10 défaites dont une de trop devant Vernon Forrest qui sera sélectionné à sa place aux Jeux olympiques. En professionnel, Shane est entraîné par son père, tandis que ses sœurs Venus et Serena s'occupent de son fils Shane Junior, il peut donc se lamenter tout à loisir de voir Stevie Johnston remporter le titre des poids légers et De La Hoya empocher des millions de dollars pendant qu'il continue à boxer pour des sommes dérisoires. Même s'il gagne ses 23 premiers combats tous par K.-O. (sauf celui l'ayant opposé à Oscar Lopez), même s'il est ce qui se fait de mieux à l'époque en poids léger, le milieu le snobe, la presse l'ignore et le public ne sait pas vraiment qui il est puisqu'il n'a pas beaucoup l'occasion de l'admirer à la télévision.

Le 2 août 1997, malgré une diarrhée carabinée, il ne laisse pas passer sa première chance de remporter un titre mondial (IBF) en battant Philip Holiday aux points, titre qu'il défendra victorieusement devant John John Molina, Jesse James Leija et par K.-O. face à Wilfredo Rivera qu'Oscar De La Hoya n'a battu qu'aux points. Le « Golden Boy » vient d'être battu par Felix Trinidad, Mosley ne peut pas monter en moyens pour affronter « Tito », mais il peut aller défier De La Hoya en welter. C'est ce qui advient le 17 juin 2000 au Staples Center de Los Angeles et « Sugar » remporte le défi. Il peut enfin profiter de la reconnaissance du milieu, de la presse et du public, il est enfin considéré pour ce qu'il est sans contestation possible : le meilleur boxeur toutes catégories confondues des années 2000 et 2001.

En amateur, Vernon Forrest ne lui convenait pas, en professionnel, il ne lui conviendra pas davantage, « Viper » le bat deux fois en 2002 et s'empare de son titre que « Sugar » récupère en 2003 face à... Oscar De La Hoya et il perd de nouveau en 2004 face à Winky Wright, trop grand, trop lourd, gaucher de surcroît. En accordant sa chance à Wright, Shane Mosley perdra l'occasion de rencontrer Felix Trinidad pour quelques millions de dollars, ce qui lui aurait été utile pour la suite. Pour son divorce coûteux avec Jen, sa deuxième femme par exemple, il aura beau l'accuser d'avoir été bigame durant une bonne partie de leur mariage (2002 - 2011) et d'avoir exercé l'honorable profession d'*escort*, elle allait lui coûter une bonne partie de sa fortune et quelques-unes des ceintures auxquelles il tenait comme à la prunelle de ses yeux.

À partir de ce moment, ça va, ça vient, il bat Fernando Vargas, Antonio Margarito et Ricardo Mayorga, mais il est battu par Miguel Cotto ; ensuite, même si, pour faire jeune, il s'est fait décorer d'un magnifique tatouage ethnique sur l'épaule gauche, ce sont les *come-back* à répétition, les adieux qui n'en sont pas, suivis par les combats sans réelle signification et les défaites face à

Floyd Mayweather Jr, Manny Pacquiao et Saul Alvarez. À force de tenter le diable, Mosley finira même par perdre un combat avant la limite face à Anthony Mundine. Pas découragé pour autant, il rencontre Ricardo Mayorga qui a déjà affronté sa « fiancée », Bella Gonzalez, lors de la conférence de presse : une carafe d'eau sur le crâne de Mayorga à une main au cul de Miss Bella... 1 à 1... balle au centre ! Il bat Mayorga, mais il ne tue pas ce « fils de pute », comme le lui avait demandé Miss Bella, très à cheval sur l'usufruit de ses fesses.

Avant-dernier combat, victoire contre un Patrick Lopez, pas très jeune lui non plus, à Panama où Mosley récupère Roberto Duran dans une maison de retraite afin qu'il le conseille lors de son « dernier » combat : défaite face à David Avanesyan, Arménien du Caucase !

Il semblerait que différentes opérations (dos, épaules, genoux) tiennent Mosley éloigné des rings... espérons que les opérations réussissent et que la rééducation soit suffisamment longue pour que Shane Mosley ne puisse envisager un douzième et avant-dernier *come-back*...

Il ne faut jamais dire jamais, mais vingt-quatre ans, ça suffit !

Mosley Jr (Shane)

Il est plus grand de dix centimètres que son père, il arbore les mêmes abdominaux que l'on dirait découpés au ciseau à bois ; il a le même goût pour les substances prohibées, avec un faible pour les amphétamines. En revanche, bien qu'entraîné par son grand-père, Frank, et muni du même tatouage d'inspiration ethnique (en plus grand) que son père, il est moins bon que lui. 23 combats, 19 victoires, un titre au rabais (WBO NABO, poids moyen).

Mugabi (John)

Avant de rencontrer « La Merveille » (Hagler), John Mugabi, dit « La Bête », avait rencontré un Roi (Sammy Floyd), un Démolisseur (Doug Dennings), un Iceberg (Gary Guiden), un Roc (James Green), un Animal (Frank Fletcher), une Perle (Earl Hargrove), un Boulet de canon (Bill Bradley) et même un Vampire (Wilbert Johnson), et il les avait battus.

Tous.

Tous par K.-O.

Lorsqu'il est monté sur le ring pour affronter Marvin Hagler, John Mugabi avait disputé 26 combats qu'il avait tous gagnés.

Tous par K.-O.

Après avoir rencontré Hagler, Mugabi disputera 24 combats, il en perdra 6, dont 5 par K.-O. Un seul combat, quelquefois, peut démolir un boxeur, « The Beast » ne sera plus jamais le même après sa défaite face à Marvelous (Marvelous, non plus). On a tendance à croire que le combat le plus violent de ces années-là, dans cette catégorie-là, est celui qui a opposé Marvin Hagler à Thomas Hearn, en réalité c'est celui qui l'a opposé à John Mugabi. Le 6^e round, tout à l'avantage de Hagler, est quasiment aussi violent que le 1^{er} round l'ayant opposé à Tommy Hearn. Hagler descendra du ring, les arcades ouvertes et l'œil droit fermé, dans les vestiaires il pissera du sang pour la première fois de sa vie. C'est cette rencontre qui annoncera le début du commencement de la fin de la domination de Marvin Hagler sur les poids moyens.

C'est ce dont Ray Sugar Leonard aura l'intelligence de s'apercevoir.

Un an plus tard, à l'issue de l'un des combats les plus controversés de ces années-là (on a écrit des pages et des pages, pas toujours excellentes, à ce propos), Ray Sugar Leonard mettra un terme à la carrière de Marvelous Marvin Hagler.

Ce n'est pas son genre, mais Leonard peut dire merci à celui qui lui a ouvert la voie : John « The Beast » Mugabi.

Muhammad (Elijah)

Né Elijah « Robert » Poole en 1897 à Sandersville (Georgie), « rebaptisé » Elijah Poole, Elijah Muhammad rejoint le Moorosh Science Temple of America en 1926, après avoir été arrêté pour ivresse sur la voie publique. Le Moorosh Science Temple professait une religion sans guère de rapport avec l'islam, si ce n'est l'utilisation du croissant et de l'étoile comme emblèmes, l'interdiction de consommer du porc et l'attribution de patronymes arabes à ses membres les plus éminents. Elijah Muhammad rejoindra ensuite le Allah Temple of Islam, une secte dérivée de la précédente sinon que, flanquée d'une organisation para-militaire, le Fruit de l'islam, elle était plus puissante. Le Allah Temple of Islam disparaîtra après que l'un de ses membres eut perpétré un crime rituel, pour réapparaître sous le nom de Nation de l'islam. Elijah Muhammad en deviendra le « Prophète » après avoir été désigné comme tel par Wallace D. Fard, son leader charismatique, dernier Dieu incarné aux yeux des membres de la secte.

– Je suis celui que l'on attend depuis deux mille ans. Je viens pour détruire le monde. Mon nom est Madhi. Je suis Dieu et je guiderai vos pas !

Avant de s'envoler pour La Mecque où il devait attendre la fin du monde avant de revenir aux commandes de « La Mère des Avions » (une espèce de soucoupe volante ovale d'un demi-mille de rayon pouvant voler à 9 000 miles à l'heure et contenant 1 500 avions plus petits crachant des flammes, chacun porteur de trois bombes de deux tonnes conçues pour détruire la civilisation sur un rayon de 50 miles), Wallace D. Fard avait fourni à Elijah Muhammad les clés du récit fondateur : l'existence des Noirs remontait à 72 milliards d'années. À cette époque, ils portaient des vêtements de soie, observaient les étoiles, construisaient des pyramides et leur civilisation dominait toutes les autres, elle régnait sur la Terre et sur Mars dont les habitants étaient des créatures hautes de sept à neuf pieds ; Allah était leur Dieu et La Mecque leur ville sainte ; ses prêtres étaient des scientifiques capables de déplacer des montagnes et de créer des animaux, mais aussi la Lune en disposant des explosifs au centre de la Terre afin de placer un tiers de sa masse en orbite ! Il y a six mille ans, Monsieur Yacub, un savant affligé d'une grosse tête, se rebellera contre les Dieux noirs, quand ces derniers l'apprirent, ils exilèrent Monsieur Yacub sur Patmos avec cinquante neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf de ses disciples. En massacrant tous les enfants noirs et en sélectionnant les enfants les plus clairs, Monsieur Yakub réussit à créer une nouvelle race. Mort à 152 ans, Monsieur Yacub ne vit jamais la race de démons qu'il avait engendrée, mais deux cents ans après leur arrivée sur l'île, tous les habitants de Patmos étaient bruns, deux cents ans après, tous les Bruns avaient été génétiquement éliminés et remplacés par les Jaunes et deux cents ans après, l'île était entièrement peuplée d'une race de diables blancs avec des cheveux blonds et des yeux bleus si dépravés qu'ils vivaient dans des cavernes et que leurs femmes s'accouplaient avec des chiens. Ils arrivèrent à dominer les Noirs en utilisant le vol, le meurtre et la sorcellerie.

On perd la trace de Wallace D. Fard en 1934 à Chicago. Si l'on a des doutes sur son retour à La Mecque et sur le fait qu'il pilote désormais la soucoupe volante censée récupérer les Justes lors d'Armageddon, certains évoquent l'hypothèse qu'il soit un canular. Quoi qu'il en soit, les soupçons de son assassinat se porteront dans deux directions : la police et Elijah Muhammad.

L'idéologie de la Nation de l'islam était une espèce de LSD politico-culturel, un hallucinogène qui ouvrait les portes d'un autre monde, celui où tous les Noirs étaient bons et tous les Blancs mauvais. Si l'on excepte quelques pratiques marginales comme l'interdiction de consommer du porc, la séparation des sexes ou l'étude superficielle de l'arabe se bornant, en grande partie, à l'étymologie des patronymes, la théologie prônée par Elijah Muhammad était diamétralement opposée à l'islam orthodoxe. Dans son pire cauchemar, aucun Musulman n'aurait imaginé une religion aussi repoussante que celle qui envisageait d'exclure la plus grande partie de l'humanité sur des critères raciaux ; croyait à un prophète postérieur à Mahomet ; affirmait que le Coran était un document imparfait ayant fait son temps et croyait à la nature divine de Wallace D. Fard, un misérable vendeur de tapis au porte à porte. La Nation de l'islam était plutôt un mélange folklorique de christianisme et de science-fiction n'ayant que très peu en commun avec l'islam

classique. Elijah Muhammad avait mixé menu le Coran, la Bible, le Garveyisme, un peu d'eugénisme et pas mal de science-fiction populaire. Avec son eschatologie rudimentaire, la Nation de l'Islam, comme les Mormons ou les Témoins de Jehovah, s'inscrit dans une longue lignée typiquement américaine de cultes millénaristes composites.

Politiquement parlant, la confusion est encore pire que le tapioca théologique dans lequel patauge la Nation de l'Islam, dès 1933, la convergence idéologique entre les Musulmans et la propagande dispensée par les agents japonais sera suffisante pour déclencher les soupçons du gouvernement fédéral ; bien qu'à l'époque (l'année même où Elijah Muhammad avait prédit que les Japonais traverseraient l'océan sur la « Mère des avions » pour détruire les « démons blancs ») elle n'ait compté que quelques centaines de disciples, la secte avait été infiltrée par des agents du FBI. En 1942, les agents fédéraux dénicheront Elijah Muhammad planqué sous un lit de sa maison de Washington, condamné à cinq ans de prison pour « sédition » et « subversion », il sera libéré en août 1946. En 1952, J. Edgar Hoover fera placer Elijah Muhammad sur écoute, à partir de 1961, Elijah Muhammad prendra des contacts avec les leaders du Ku Klux Klan ! Le FBI révélera que le Klan a versé une contribution financière annuelle à la Nation de l'Islam pendant de nombreuses années. Le leader du parti nazi américain, George Lincoln Rockwell, sera invité à prendre la parole en 1963 au meeting annuel de la Nation de l'Islam à Chicago, à cette occasion il louera l'action d'Elijah Muhammad, le comparant à un Adolf Hitler noir !

La Nation de l'Islam s'est développée dans et contre la culture du ghetto. Elle s'est érigée en repoussoir de toutes ses tentations : la drogue, le jeu, la prostitution... et la boxe ! Elijah Muhammad haïssait la boxe, pour lui, les boxeurs n'étaient que des esclaves manipulés par des obèses blancs leur volant leur argent en fumant le cigare (il n'était, en la circonstance, pas très loin de la réalité). Et pourtant l'un des membres les plus célèbres de la Nation de l'Islam n'est autre que Cassius Clay. Cassius Clay s'était réfugié chez les Musulmans noirs de Miami comme un orphelin qui trouve une famille alors que la secte ne voyait pas en quoi il pourrait les servir, malgré l'intérêt que lui portait Malcom X. Alors que Clay était déjà converti, Elijah Muhammad avait autorisé Malcom X à l'accompagner avant son premier combat contre Liston, sûrement pour éloigner de ses bases celui qu'il considérait de plus en plus comme son rival, peut-être aussi pour finir de le déconsidérer ; en effet, à Chicago, Cassius Clay était un objet de dérision, quant aux Musulmans de Miami, ils se tapaient sur les cuisses à l'idée que Clay puisse battre le champion. En revanche, une fois que Clay, contre toute attente, aura battu Sonny Liston, Elijah Muhammad comprendra en un clin d'œil l'intérêt de compter un champion du monde dans ses rangs. Alors que *Muhammad Speaks* avait été le seul journal à ne pas envoyer de journaliste couvrir le combat, à l'issue de celui-ci, Elijah Muhammad décrochera son téléphone pour féliciter le jeune homme.

Jusqu'à sa conversion, Clay était considéré comme un garçon charmant, un clown inoffensif, il se transformera, du jour au lendemain, en une sombre menace envers la sécurité de l'État et les valeurs de la majorité silencieuse. Ses prises de position sur la guerre du Vietnam envenimeront la situation jusqu'au conflit ouvert entraînant la condamnation de celui qui ne répondait plus qu'au nom de Muhammad Ali, l'idiot utile qui ne pouvait désormais plus parler sans la permission d'Elijah Muhammad ni faire autre chose que ce qu'Elijah Muhammad lui disait de faire et dont Herbert Muhammad, le fils d'Elijah Muhammad, était le manager. En lui accordant le droit de porter un nom « islamique », un honneur d'ordinaire conféré aux membres de la Nation dont l'ancienneté au sein du mouvement remontait à plusieurs dizaines d'années, Elijah Muhammad, non content d'utiliser Clay comme un panneau publicitaire et une vache à lait, s'en servait comme d'une arme dans sa guerre contre Malcom X.

Début 63, Malcom X avait perdu ses illusions sur Elijah Muhammad. Il avait appris que, malgré sa rigueur morale affichée, Elijah avait engrossé deux de ses secrétaires en leur affirmant que sa femme était morte à ses yeux, comme celle de Mahomet l'avait été aux yeux du Prophète, et que Dieu lui avait donné l'ordre de choisir des vierges pour répandre sa divine semence. Le premier enfant illégitime d'Elijah Muhammad était né en janvier 1960, il était le premier d'une série de treize enfants qu'il a eus de pas moins de sept maîtresses et dont il n'a reconnu aucun. Le FBI avait

découvert qu'il lui était arrivé d'avoir cinq maîtresses en même temps et qu'il avait proféré des menaces à leur endroit si elles révélaient qu'il était le père de leurs enfants ; pire, l'une de ses liaisons était incestueuse. L'attirance d'Elijah Muhammad pour l'argent confinait à l'avarice, son goût pour le luxe était de notoriété publique ; il voyageait dans un jet Lockheed, son fez était rehaussé de pierres précieuses d'une valeur de 150 000 dollars et la famille « royale » profitait de sa fortune d'une façon éhontée. Malcom voyait d'un œil critique cet étalage indécent de richesses : les immeubles, les bijoux, les voitures de luxe, il était conscient que la corruption gagnait l'organisation, tout cela sans compter qu'il nourrissait désormais quelques doutes sur le dogme, contraire à l'Islam orthodoxe, qui faisait de Fard un Dieu vivant. Il a commencé à cesser de mettre en avant la suprématie noire et à insister davantage sur la possibilité d'une solidarité inter- raciale. Le conflit opposant les deux hommes deviendra suffisamment grave pour que la rupture soit la seule issue ; il était devenu clair que les membres de l'organisation allaient devoir prendre parti pour l'un ou pour l'autre et Muhammad Ali prendra le parti d'Elijah Muhammad alors que Malcom X avait été son « grand frère ». Le dernier vestige de leur amitié disparut lorsqu'après son pèlerinage à La Mecque, Malcom croisa la route d'Ali en tournée au Ghana.

De retour aux États-Unis, le sort de Malcom X était scellé, il sera assassiné le 21 février 1965 sur la scène de l'Audubon Ballroom d'Harlem. L'un des deux hommes arrêtés et jugés pour meurtre, Thomas 15X Johnson, alias Khalil Islam, avait été garde du corps de Muhammad Ali.

Les Musulmans ont été « noirs » avant que cela ne devienne à la mode et le Black Power, comme tous les autres mouvements de protestation afro-américains, depuis les paroles de Public Enemy jusqu'à la « Million Man March », fait indéniablement partie de l'héritage d'Elijah Muhammad ; il n'empêche que, dans les années 70, la Nation de l'Islam n'était plus la force qu'elle avait été la décennie précédente, elle était même à certains égards devenue une institution respectable. Richard Daley, le maire de Chicago, avait déclaré le 29 mars « Jour d'Elijah Muhammad ».

Quand Elijah Muhammad est mort le 25 février 1975 au service de cardiologie de l'hôpital municipal de Chicago, il laissait derrière lui un empire que la presse a décrit comme étant l'organisation noire la plus riche de tous les temps. En comptabilisant les cinquante mosquées, la chaîne de restaurants, les magasins de vêtements, les blanchisseries, les boulangeries, l'entreprise d'importation de poisson, les milliers d'hectares de terre, le journal le plus vendu de la communauté noire, le total de sa fortune s'élevait à plus de 70 millions de dollars.

Muhammad (Herbert)

Fils du précédent, homme d'affaires de Muhammad Ali pendant vingt-cinq ans. Après avoir été gérant d'une boulangerie et d'un pressing, il se retrouvera donc négocier le montant des bourses, les contrats publicitaires, les retombées commerciales du sportif le plus « bankable » de la planète. Si frère Herbert Muhammad a fait une fortune sur le dos d'Ali et, sans doute, alimenté en douce les caisses de la Nation de l'Islam, certains disent qu'il n'a pas vraiment mérité, d'autres qu'il n'était pas un négociateur très futé, mais qu'il aurait fallu être Salomon et Machiavel pour réussir à gérer le cirque Ali et son entourage : Bundini, moitié chaman, moitié majorette, qui se saoulait la gueule tous les soirs aux frais de la princesse, les voleurs, les clodos et les escrocs. Il ne fallait pas être un génie pour escroquer Ali, en dehors du ring, il n'était pas très malin, les gens autour de lui volaient tout ce qui pouvait être volé jusqu'aux draps et aux serviettes de son camp d'entraînement de Deer Lake. Herbert Muhammad aura eu le mérite de permettre à Muhammad Ali d'être Muhammad Ali sans finir totalement ruiné.

Ceux qui aimaient vraiment Ali ne lui pardonneront jamais de l'avoir autorisé à se faire réduire le cerveau en bouillie par Larry Holmes et de s'être comporté avec lui comme n'importe quelle caricature de manager agit avec n'importe quel boxeur.

Il est mort le 25 août 2008, à Chicago comme son père, comme son père dans le service de cardiologie de l'hôpital municipal.

Muhammad (Matthew Saad)

Né Maxwell Antonio Loach, il a longtemps vécu dans une caravane tirée par une Cadillac aux pneus lisses dans la banlieue d'Atlantic City. À cette époque, il gagnait sa vie en travaillant sur les chantiers de construction. De temps en temps, la nuit, depuis les toits, assis sur les seaux de goudron renversés, il regardait s'allumer les néons des casinos où il avait défendu victorieusement son titre de champion du monde mi-lourd avant de le perdre tout comme les quatre millions de dollars gagnés sur les rings.

Abandonné à cinq ans sur un parking de Philadelphie, recueilli par des nonnes, adopté par un couple d'immigrés portugais, Matthew Saad Muhammad, après avoir échoué dans un foyer pour économiquement faibles de Philadelphie, finira sa vie comme assistant d'un organisme de charité avant de mourir atteint d'une sclérose amyotrophique latérale.

Multiplication

Spécialiste du calcul mental, Don King est un virtuose des retenues. Il facturera à Tim Witherspoon 28 000 dollars pour 28 jours d'entraînement à 100 dollars.

Mundine (Anthony)

Fils de son père, Tony Mundine a été un bon poids moyen de la fin des années 60 jusqu'au début des années 80 ; handicapé par sa fragilité : K.-O. face à Luis Manuel Rodriguez, Benny Briscoe, Carlos Monzon, Yaqui Lopez et quelques autres dont Rufino Angulo, Tony Mundine se reconvertira en entraîneur et, pour l'instant, le meilleur de ses boxeurs s'appelle Anthony Mundine... c'est son fils.

Sur le continent austral, Anthony Mundine était un sportif célèbre avant même de livrer son premier combat de boxe, pour lequel il touchera la bagatelle de 500 000 dollars ; de 1993 à 2000, il était la vedette du rugby à XIII australien, le joueur le mieux payé de la Ligue, la fierté de tous les aborigènes. Si sa reconversion allait décevoir ses supporters, il faut reconnaître qu'elle sera couronnée de succès, Anthony « The Man » Mundine, dont tous les combats seront télévisés, allait collectionner les titres mineurs (WBO Oriental, WBA Pan African et Fedelatin, IBF Pan Pacific, etc) et louvoyer entre fédérations bizarres au gré des intérimis et des victoires vaseuses (sur Shane Mosley par exemple) avant d'être sacré à deux reprises champion du monde WBA pour de bon.

Quoi qu'il en soit, Anthony Mundine est l'un des sportifs australiens les plus controversés (et les mieux payés), il s'est converti à l'Islam en 1999, ses déclarations à propos des attentats du 11 septembre et des homosexuels, dont on imagine la teneur pour le moins politiquement incorrecte, ont déclenché l'émotion et le scandale.

En juillet 2015, il a écrit une lettre à Floyd Mayweather bourrée d'emojis et de fautes d'orthographe pour l'informer qu'il est à sa disposition quand il veut, où il veut, comme il veut. « Moneyweather » n'a pas accusé réception.

En 2017, il semblait décidé à reprendre le rugby qui n'est pas, non plus, un sport où les commotions cérébrales sont exceptionnelles.

Musée

Tout comme il existe un musée du tire-bouchon, du sabot, de la botte en caoutchouc, de la pipe, de l'escargot ou du pot de chambre (puisque aujourd'hui tout ce qui n'a rien à y foutre peut,

accroché à ses cimaises sous des ampoules basse-tension, retrouver sa « juste valeur » qui est de n'en avoir aucune), il existe un Musée de la Boxe. Il est situé 89, rue du Poirier-Baron à Sannois (95110) au sein d'un complexe sportif portant le nom de Jean-Claude Bouttier.

Comme tous les musées de ce genre, il aligne, avec plus ou moins de bonheur, les reliques sacrées et les rogatons de vide-grenier : les gants de Julien Lorcy, les groles de Carlos Monzon et celles de Riddick Bowe, les affiches du cirque Pinder, les jouets déglingués, les statues en régule et la tête en cire de Georges Carpentier rescapée du Musée Grévin, tout un bastringue qui attire les acariens plus que les foules. Inauguré en 2005 par Jean-Claude Bouttier, dix ans plus tard, Bernard Jamet, le nouveau maire (LR) a décidé de s'en débarrasser et de vendre aux enchères tout le bastringue ; municipalement parlant, on ne pouvait pas lui donner tort : la valeur de la collection ne dépassait pas les 150 000 euros alors que le musée en avait coûté 533 000, tout ça pour 17 visiteurs en 2017 !

Après avoir été longtemps fermé pour cause « d'inventaire et d'expertise des œuvres » (ce qui n'est jamais très bon signe), ses collections ont été dispersées et le musée a définitivement fermé ses portes.

Mustaphaoui (Mustapha)

Le boxeur professionnel Mustaphaoui, ex-champion de France, transporté à l'hôpital de Lille après son match d'hier soir à Roubaix contre Gress Gyde, champion des Flandres, et qui était dans le coma, est mort ce matin à 11 h 55 des suites de son combat.

Dépêche d'agence, 21 janvier 1952, 12 h 15.

Mustaphaoui avait perdu dix de ses treize derniers combats dont quatre par K.-O., le dernier un mois plus tôt. La Fédération aurait voulu le rétrograder en deuxième série, mais son manager, Jean Bretonnel, avait protesté de façon si véhémement que les autorités sursoieront à leur décision. En plus de prendre roustes sur roustes, Mustaphaoui prenait des amphétamines pour faire le poids, faisait passer les cachets avec du mousseux parce que ça pétillait, souffrait des tympanes et de fréquentes migraines.

À l'époque du dernier combat de Mustaphaoui, Jean Bretonnel est en tournée aux U.S.A., c'est donc un autre manager, Maurice Operti, qui signe le contrat : 30 000 balles plus les frais et c'est un troisième larron, Raymond Grall, qui accompagne Mustaphaoui à Roubaix. Le combat terminé, tandis que le boxeur agonise à l'hôpital de Roubaix, de peur d'être licencié, Raymond rentre à Paris où il est manutentionnaire aux PTT.

À la levée du corps de Mustaphaoui, il n'y avait pas grand monde, en tous les cas ni Jean Bretonnel ni Maurice Operti. Une réunion devait être organisée pour venir en aide à sa veuve et à son fils.

Elle n'aura jamais lieu.

Mwelase (Phindile)

Après deux semaines de coma, Phindile « Zulu Girl » Mwelase est morte à l'hôpital Steve Biko de Pretoria. Elle avait 31 ans, boxait depuis deux ans : six combats, cinq défaites et un nul. Pour son dernier combat, elle avait affronté Liz « Blonde » Butler, 44 ans, qui s'est dite « perturbée » par l'issue du combat, ce qui ne l'a pas empêchée de remonter sur le ring sept mois plus tard. Comme ses collègues masculins.

Mythomanie

« [...] c'était évidemment un peu imaginaire,
je n'étais pas un vrai boxeur... »

Jean-Paul Sartre

C'est l'un des travers les plus courants de la profession et de ses satellites. Il ne faut donc jamais croire le type qui vous dit qu'il en a fait, il a juste eu l'idée d'en faire, qui lui est sortie de la tête à peine l'avait-il eue, ni celui qui vous raconte qu'il a perdu son dixième combat par K.-O., c'est un gros menteur ; qu'il s'est fait casser le nez pour son premier combat, il ne s'est rien fait casser du tout, mais il va vous les briser. Les types qui ont été champions, il faut vérifier qu'ils l'ont vraiment été, ceux qui avaient gagné contre un tel, ils ont, sans doute, perdu contre un quel, ceux qui disent avoir perdu contre une simili-vedette ne sont pas crédibles pour autant. Etc., etc., etc. *ad infinitum*.

Faites gaffe tout de même au type haut comme trois poires, épais comme une arête d'alose et qui ne ressemble à rien, il a, peut-être, été vraiment champion du monde poids mi-mouche et il va vous coller une branlée pour peu que vous ne croyiez pas à ce qu'il vous raconte.